

127 4. 57.

# HONNEUR

ET

## SÉDUCTION,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. CAIGNIEZ ET BRISSET,

MUSIQUE DE M. ADRIEN,

BALLET DE M. MAXIMIER,

DÉCORS DE M. JOANNIS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 28 SEPTEMBRE 1822.

-----  
Prix : 1 franc.  
-----



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
RUE DU TEMPLÉ, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

-----  
1822.

129340-B

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

Le Comte GRANVILLE, colonel d'un régiment Écossais.....	M. Frénoy.
Sir CHARLES GRANVILLE, neveu du Comte.	M. Christman.
Lady STRALSON, sœur du Comte.....	Mlle. Lesvesque.
CLARENDON, ancien capitaine, sous le nom de Fitz-Allan.....	M. Villeneuve.
OSCAR, fils de Clarendon, soldat du régi- ment du Comte.....	M. Caron.
MALVINA, fille de Clarendon.....	Mlle. Joséphine.
MELWACK, domestique du Comte.....	M. Firmin.
DRINK, domestique de Sir Charles.....	M. Klein.
ROBERTS, domestique de Lady Stralson.	M. Paul.
JENNY, suivante de Lady Stralson.....	Mlle. Éléonore
MARIE, jeune montagnarde, au service de Clarendon.....	Mlle. Adam.
Un SOUS - OFFICIER.....	M. Gilbert.
Soldats, Domestiques, Montagnards Écossais.	

---

*La scène se passe en Écosse.*

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

# HONNEUR ET SÉDUCTION,

MÉLODRAME.

---

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le jardin du château de Sir Charles Granville. Un berceau sur l'un des côtés. Une grille dans le fond, laissant voir le parc.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le jour vient de se lever.*

DRINK, *seul.*

Sir Charles Granville, mon maître, se serait volontiers passé, je crois, de la visite de son cher oncle et de lady Stralson, sa tante. Cela contrarie l'intrigue amoureuse qu'il a formée dans cette solitude; mais moi, qui n'ai pas d'intrigue de cette espèce, j'ai été charmé de voir arriver hier au soir ces équipages; tout ce train qui va redonner la vie à ce château. J'avais besoin de cette petite distraction pour écarter certaines idées noires qui me poursuivent et particulièrement le souvenir de cette forêt de Sommermor, où une inspiration diabolique...

*Melwak paraît dans le fond.*

### SCÈNE II.

DRINK, MELWAK.

DRINK, *continuant à lui-même.*

C'est pourtant cet enragé de Melwak qui a été cause... Je suis

bien curieux de savoir ce qu'il est devenu, ce coquin-là. (*Melwak lui frappe sur l'épaule, ce qui le fait sauter de frayeur*) Eh!

MELWAK.

Je t'ai fait peur, je crois?

DRINK, *tout troublé.*

Attends... attends... laisse-moi revenir de la surprise... de la... Oui, Melwak, je te l'avoue, tu m'as fait peur; en me sentant frapper sur l'épaule, en t'apercevant... J'ai cru que le diable....

MELWAK, *riant.*

Ah! ah! ah! tu seras donc toujours le même?

DRINK.

Dame! écoute donc, je ne t'attendais pas là; et après la belle équipée dont tu m'as presque forcé d'être complice, pouvais-je te revoir ainsi sans... (*riant forcément*) Eh! eh! c'est donc toi, Melwak, comment te portes-tu, mon ami?

MELWAK.

Parfaitement, mon cher Drink.

DRINK.

Tu es heureux de te porter comme cela; pour moi, je...

MELWAK.

Ah ça, tu vas me dire ce que tu fais ici?

DRINK.

J'y suis au service de Sir Charles Granville; mais toi, par quel hasard?..

MELWAK.

Je suis le valet de chambre du colonel, comte Granville, l'oncle de ton maître.

DRINK.

Bon! et comment se fait il que je ne t'ai pas vu depuis hier que le comte est arrivé?

MELWAK.

Je ne fais qu'arriver, moi. Des commissions que mon maître m'avait données avant son départ... Enfin, me voilà, et je suis enchanté de te revoir avantageusement placé. Tu sers le neveu, je sers l'oncle, nous pourrons nous voir souvent; c'est charmant cela.

DRINK, *d'un air contraint.*

Oui, c'est charmant. J'en suis vraiment aussi... mais j'aurais préféré...

MELWAK.

Que nous fussions dans la même maison, n'est-ce pas ?

DRINK.

Dans la même maison ?

MELWAK.

Oui, comme nous étions chez le colonel Alburney, que mon maître actuel a remplacé dans le même régiment.

DRINK.

Je t'en prie, Melwak, ne parle pas d'Alburney ; ce nom me donne la fièvre chaque fois que je l'entends. Je ne sais pas comment tu as eu le courage de te mettre au service de celui qui le remplace. Pourvu qu'il ne te prenne pas encore fantaisie... mais non, ton nouveau maître n'aura pas la maladresse de te coucher sur son testament, comme avait fait l'autre ; et tu ne seras pas si pressé d'en hériter.

MELWAK.

Laissons ce sujet, et parlons de ton jeune maître. Je te dirai que son oncle lui a ménagé un parti superbe.

DRINK.

Son oncle veut le marier ! à qui donc ?

MELWAK.

Je n'ai pas retenu le nom de la personne ; c'est sa sœur, lady Stralson, qui s'est d'abord mis ce mariage en tête, et qui a fait les premières démarches, bien persuadée qu'une épouse jeune, riche et jolie, pourra faire le bonheur de son cher neveu.

DRINK.

Eh bien ! l'épouse riche, jeune et jolie aura tort.

MELWAK.

Comment ?

DRINK.

La place est prise ; sir Charles est amoureux.

MELWAK.

Oh ! oh ! le colonel va faire un beau train.

DRINK.

Et milady aussi, sans doute ?

MELWAK.

Non, milady, je crois, prendra mieux la chose. Une aventure romanesque la trouve ordinairement fort indulgente. Veuve d'un homme qu'elle avait été forcée d'épouser sans amour, elle est pour les mariages d'inclination, et ce ne sera qu'à bonnes enseignes

qu'elle voudra en contracter un second ; voilà pourquoi elle fait languir, depuis deux ans, ce pauvre lord Elson, qui est toujours amoureux d'elle.

DRINK.

Ah ! oui, le général commandant les troupes stationnées en Ecosse. On disait, en effet, qu'elle devait l'épouser.

MELWAK.

On le dit encore. Le général ne lui déplaît pas ; mais elle le remet sans cesse, et il attend toujours qu'elle veuille bien se décider. Ah ! çà, conte-moi donc comment sir Charles...

DRINK.

Volontiers ; mais motus !

MELWAK.

Je me tairai, parle.

DRINK.

Un jour que nous chassions dans nos montagnes, nous nous arrêtâmes dans une ferme où il y avait une noce ; nous y vîmes une jeune fille charmante et nous l'enlevâmes.

MELWAK.

A merveille ! j'aime qu'on soit expéditif.

DRINK.

Sir Charles la tint d'abord renfermée dans ce pavillon, là-bas. Mais elle ne voulait rien entendre, c'étaient des pleurs, des gémissemens ! J'étais tout attendri, moi qui te parle.

MELWAK.

Ce bon Drink est né si sensible. Après ?

DRINK.

Un beau matin, elle s'est échappée de sa prison. Juge du désespoir de sir Charles ; il se mit à sa poursuite, resta quelques jours absent, et revint ici avec la fugitive.

MELWAK.

Qui ne s'est pas enfuie depuis, je le parie ?

DRINK.

Non ; mais pour la calmer, on a été obligé de la mettre sous la protection d'une dame Rivers, vieille parente de sir Charles, du côté maternel, et qui, depuis la mort de madame Granville, a continué d'occuper un appartement dans ce château. C'est une dame âgée, presque infirme ; au surplus, fort respectable, qui, tout de suite, a pris Malvina en amitié.

MECWAK.

Ah ! la petite se nomme Malvina. C'est bien ; avec une jolie figure et ce nom-là , c'est tout ce qu'il faut pour une héroïne de roman. Si bien donc que la belle s'est doucement apprivoisée ?

DRINK.

Tu te trompes ; c'est toujours la même sévérité , et sir Charles , j'en mettrais la main au feu , n'est pas plus avancé auprès d'elle que le premier jour qu'il la vit.

MELWAK.

Allons donc , qu'en veut-il faire , en ce cas ?

DRINK.

Ma foi ! que sait-on ? sa femme , peut-être.

MELWAK.

Une paysanne !

DRINK.

Peut-être pas si paysanne que ses habits l'annoncent. Son air de décence , son langage , tout ferait croire . . . Enfin , n'importe ; ce que j'en sais , c'est que mon maître l'adore et lui témoigne en même temps beaucoup d'égards et de respects. Ah ça , Melwak , j'espère que ta discrétion . . .

MELWAK.

La discrétion , c'est mon fort. (*à demi-voix*) Mon cher Drink , je serai aussi discret que les arbres de la forêt de Sommermor.

DRINK.

Ciel ! quel mot oses-tu prononcer ? ce qui s'est passé dans cette maudite forêt . . . Tais-toi , tais-toi , je t'en supplie.

MELWAK.

Tu songes encore à cette misère ?

DRINK.

Misère ! . . tu appelles cela . . . Tiens , n'en parlons plus si tu veux me faire plaisir ; rien que de m'y avoir fait penser , tu m'as . . . Adieu.

*Il s'éloigne.*

MELWAK.

Eh bien ! tu me quittes déjà ! allons , au revoir.

## SCÈNE III.

MELWAK , *seul*.

Ce pauvre Drink a-t-il l'esprit faible ! il serait capable . . . Lais-

sons cela. Ah! sir Charles est amoureux... Un enlèvement, un oncle contrarié dans ses projets, qui fera tapage... Bien, bien! cela promet. Quand les maîtres intriguent, les valets deviennent nécessaires. Mais Drink qui veut que je lui garde le secret... Il ne l'entend pas mal. Valet du jeune homme, il voudrait profiter seul... non pas, non pas, mon cher Drink, j'y veux ma part; et, pour commencer, cherchons la gentille suivante de lady Stralson, qui ne manquera pas d'en parler à sa maîtresse, et celle-ci à son frère; de là l'explosion, ensuite... Bon, la voici justement.

## SCÈNE IV.

MELWAK, JENNY, *ensuite* ROBERTS.

MELWAK.

Bon jour à la toute aimable Jenny; c'est M. Roberts qu'elle cherche, sans doute?

JENNY.

Monsieur Roberts?

MELWAK.

Oui, le domestique de confiance de votre maîtresse. L'heureux mortel que ce M. Roberts!

JENNY.

Pourquoi dites-vous cela, M. Melwak?

MELWAK.

Vous l'aimez, n'est-ce pas?

JENNY.

Mais... je vous avouerai... en tout cas, il le mérite.

MELWAK.

Dites plutôt qu'il profite de l'avantage de sa position. Le factotum de milady en conte à la femme de chambre; la femme de chambre écoute ses fleurettes, c'est tout simple; on n'a pas besoin de se déranger. J'appelle cela faire l'amour de plein pied; rien n'est plus agréable.

JENNY.

Roberts est un excellent garçon.

MELWAK.

Comment donc? c'est un homme accompli.

JENNY.

Accompli, non; il faudrait, pour cela, qu'il ne fût pas si jaloux.



MELWAK.

Qui vous voit l'excuse, qui vous connaît le blâme.

JENNY.

Trêve de galanterie. Vous savez sans doute que nous repartons dans deux heures ?

MELWAK.

Sitôt, et monsieur le comte aussi ?

JENNY.

Sans doute. Monsieur le comte est pressé de retourner dans son château. Le régiment qu'il commande, cantonné dans les environs y rappelle sa présence.

MELWAK.

Il ne m'en avait encore rien dit. Je vais alors m'occuper des préparatifs du départ. (*Il fait quelques pas et revient*). A propos, mademoiselle, savez-vous si le neveu du colonel est aussi du voyage ?

JENNY.

Oui, il en est. On a besoin de lui pour le marier là-bas.

MELWAK.

Pauvre jeune homme !

JENNY.

Eh ! mon Dieu ! d'où vous vient pour lui cette tendre commisération ? Celle qu'on lui destine est cependant...

MELWAK.

Mademoiselle Jenny, je métonne qu'avec ce coup d'œil malin auquel rien n'échappe, vous n'avez pas fait une observation.

JENNY.

Quelle observation ?

MELWAK.

N'avez-vous pas vu ici une jeune fille qui loge chez la vieille parente de sir Charles ?

JENNY.

Malvina ? Oui, elle a passé près de moi tout-à-l'heure. Elle se promène quelque part par là. Elle m'a parue... mais que voulez-vous en dire !

MELWAK, *jouant l'embarras.*

Moi, rien du tout, je vous assure. Je cours auprès de mon maître. Adieu, mademoiselle Jenny.

JENNY.

Ah ! je vous en prie, dites-moi...

MELWAK.

Je n'ai pas le temps, et puis vous n'auriez qu'à causer...

JENNY.

Je serai muette.

MELWAK.

Si j'en étais sûr... mais non, j'aime mieux...

JENNY.

Un moment donc; vous me faites mourir avec votre discrétion et vos doutes sur la mienne.

MELWAK.

Eh bien, puisque vous voulez le savoir... Malvina, sous le titre de demoiselle de compagnie de la vieille parente, n'est autre chose que la maîtresse de sir Charles.

JENNY.

Bah!

MELWAK.

Enlevée de la maison paternelle, elle a suivi son séducteur: il veut l'épouser.

JENNY.

L'épouser! Que me dites-vous?

MELWAK.

Silence, au moins, vous me l'avez promis.

JENNY.

Soyez tranquille. (*A part*). L'épouser!

MELWAK, *à part*.

Dans un instant, sa maîtresse le saura.

JENNY, *réfléchissant*.

Comment! sir Charles...

MELWAK, *à part*.

Ah! ah! je vois venir le jaloux M. Roberts.

JENNY, *de même*.

Il pourrait, malgré son oncle...

MELWAK, *affectant de parler, pour être entendu de Roberts qui paraît dans le fond*.

Au revoir donc, charmante Jenny.

JENNY.

Votre servante, M. Melwak.

MELWAK, *malignement, à demi-voix*.

Chut!

JENNY.

Oui, oui, partes.

MELWAK, à Roberts, en sortant.

Bonjour, M. Roberts.

JENNY, se retournant vivement.

Roberts était là.

ROBERTS, très-sérieux.

Oui, mademoiselle.

*Melwak achève de sortir en riant.*

## SCÈNE V.

JENNY, ROBERTS.

JENNY.

Vous n'êtes guères poli, M. Roberts. Melwak vous dit bonjour, et...

ROBERTS.

J'ai bien besoin de son bonjour.

JENNY.

Allons, allons, voilà encore sa jalousie.

ROBERTS.

J'ai tort, n'est-ce pas? (*Imitant Melwak*). Chut!... a-t-il si bien dit en vous quittant. Il y a donc un secret entre vous?

JENNY.

Oui.

ROBERTS.

Et ce secret, je ne dois pas le savoir.

JENNY.

Non.

ROBERTS.

Parce que...

JENNY.

Parce qu'il ne vous regarde pas.

ROBERTS.

Vous pourriez me le confier, en ce cas.

JENNY.

Non. J'ai promis à Melwak...

ROBERTS.

Vous ne savez donc pas que votre Melwak est un mauvais sujet, un joueur, un ivrogne, un méchant cœur.

JENNY.

Est-ce tout ?

ROBERTS.

Il était au service de cet infortuné colonel Alburney que M. le comte a remplacé.

JENNY.

Je sais cela.

ROBERTS.

Comblé des bienfaits de son maître, porté même sur son testament pour un legs considérable, il n'a pas, m'a-t-on assuré, versé une seule larme sur le malheur affreux qui mit M. Alburney au tombeau.

JENNY.

Eh bien, eh bien ! que me fait tout cela ? que cet homme soit ce qu'il voudra, je me moque bien...

ROBERTS, *un peu rassuré.*

Vraiment, Melwak vous est indifférent.

JENNY.

Eh ! sans doute. (*A part*). Allons vite faire part à madame de notre découverte.

*Elle fait quelques pas, puis s'arrête.*

ROBERTS.

Comment ! comment ! vous me quittez ainsi ?

JENNY, *regardant vers la coulisse.*

Bon, la voilà, cette Malvina. Elle est vraiment bien, et son air sentimental... (*A Roberts*). Au revoir, M. Roberts.

ROBERTS.

Écoutez donc, écoutez donc. (*Courant après elle*). Cette fille-là me fera tourner la tête.

## SCENE VI.

MALVINA, *seule d'abord*, ensuite Sir CHARLES.MALVINA, *regardant autour d'elle.*

Je croyais avoir vu sir Charles tourner ses pas de ce côté... Mais pourquoi chercher à le rencontrer ? Puis-je aimer le cruel qui ravit à mon père sa dernière consolation, à moi le repos et le bonheur ?

Hélas ! il ne manquait à mon infortune que de ne pouvoir le haïr. Le voici. Ah ! cachons-lui le trouble de mon âme.

SIR CHARLES.

Malvina, je vous retrouve enfin. Libre un moment des devoirs qui m'obsèdent depuis hier, je puis, tout à mon amour...

MALVINA, *l'interrompant.*

Arrêtez, Sir Charles. Vous savez à quelles conditions j'ai accepté l'asyle que vous m'avez offert chez votre respectable parents. Elles étaient de vous abstenir de me parler davantage de votre amour, d'employer vos soins à la justification de mon père, et de tâcher découvrir la retraite où l'infortuné pleure sur sa fille, et la maudit peut-être.

SIR CHARLES.

Je vous l'ai déjà dit, Malvina, jusqu'à présent mes recherches ont été vaines, mais je ne tarderai pas à obtenir des renseignements positifs. Apprenez que le régiment dans lequel votre frère Oscar s'est engagé, vient d'arriver en cantonnement auprès du château du comte Granville. Mon oncle, qui y retourne aujourd'hui même, m'emmène avec lui. Je verrai Oscar. En l'interrogeant adroitement, je parviendrai à tirer de lui le secret de l'asyle de son père.

MALVINA, *tristement.*

Vous allez partir, Sir Charles ?

SIR CHARLES.

Ah ! ma chère Malvina, serait-il vrai que mon absence excitât déjà des regrets dans votre âme ? Rassurez-vous, aimable amie, j'aurai soin d'abrégé...

MALVINA, *vivement.*

Oui, voyez mon frère ; adoucissez sa situation, consolez-le, mais ne lui parlez pas de moi ; vous ne le pourriez sans vous trahir. Je connais son caractère impétueux, il pourrait... non, ne me nommez pas. Mais séparons-nous, ne me revoyez qu'à votre retour, pour me rapporter des nouvelles de mon père. Adieu, Sir Charles.

SIR CHARLES.

De grâce, Malvina, ne me dérobez pas les derniers momens que j'ai à vous voir avant ce cruel départ. Laissez-moi vous exprimer tout ce que mon cœur...

MALVINA, *s'éloignant.*

Adieu, Sir Charles.

SIR CHARLES, *allant pour la suivre.*

Malvina ! Malvina ! (*A part.*) Ciel ! ma tante !..

## SCÈNE VII.

Lady STRALSON, Sir CHARLES.

LADY, *à part, en entrant*:

Jenny m'aurait-elle dit la vérité? (*Haut.*) Eh! mais, que devenez-vous donc, sir Charles? j'avais beau vous chercher dans tout le château...

SIR CHARLES.

Ma tante... je réfléchissais dans ce lieu solitaire...

LADY.

Où vous n'étiez pas absolument seul, à ce que j'ai pu voir de là-bas. N'importe! vous réfléchissiez, dites-vous?..

SIR CHARLES.

Oui, ma tante, à ce mariage que mon oncle et vous avez eu la bonté d'arranger pour moi.

LADY.

Fort bien. Et quelles étaient là-dessus vos graves réflexions?

SIR CHARLES.

Que ce mariage ne peut me convenir.

LADY.

Qu'entends-je! vous seriez capable?...

SIR CHARLES.

Ecoutez-moi, ma tante. Je me suis fait un système et je me suis dit: si je me marie jamais, je veux être aimé de ma femme, autant que je suis capable de l'aimer.

LADY.

Rien de plus juste, certainement.

SIR CHARLES, *à part*.

J'étais sûr qu'elle serait de mon avis.

LADY.

Mais c'est justement pour cela, mon cher neveu...!

SIR CHARLES.

Que vous m'avez choisi une épouse dont je sais que le cœur est pris par un autre.

LADY.

Allons donc; d'où pouvez-vous savoir...

SIR CHARLES.

Par des lettres de sa main, écrites à l'un de mes meilleurs amis,

un lieutenant de marine que vous avez pu voir quelquefois chez elle.

LADY.

Je sais qui vous voulez dire ; mais ce jeune homme est sans fortune, et il ne peut jamais prétendre...

SIR CHARLES.

Il n'importe. Ces jeunes gens s'aiment, voilà le fait. Les parens feront ce qu'ils voudront, mais moi, je ne veux déranger personne.

LADY.

Si ce'st comme vous dites... mais, Charles, ce n'est pas votre seule objection. Il y a ici une certaine Malvina...

SIR CHARLES.

Ma tante... je ne sais...

LADY.

Allons, allons, votre cœur est fortement prévenu. C'est en vain que vous voudriez me le cacher ; les valets jasant, mon cher neveu. L'un des vôtres aura parlé, sans doute, et Jenny m'a mise au fait.

SIR CHARLES.

O ciel ! Et mon oncle...

LADY.

Il ne sait rien encore.

SIR CHARLES.

Eh ! bien, oui, ma tante, j'aime Malvina ; j'aime ce que les grâces ont de plus séduisant, la vertu de plus parfait, le malheur de plus respectable.

LADY, avec intérêt.

Le malheur ?

SIR CHARLES, avec mystère.

Le nom de Clarendon est-il venu jusqu'à vous ?

LADY.

Clarendon !... attendez... n'est-ce point un capitaine de ce nom qui a été convaincu d'être l'assassin du colonel que votre oncle a remplacé ?

SIR CHARLES.

C'est cela même. Injustement accusé, Clarendon fut condamné de même. L'infortuné avait eu de fréquentes altercations avec son colonel. Un jour surtout, il se crut tellement offensé par lui, qu'il osa lui envoyer un cartel. Le soir du même jour, en se rendant dans la forêt de Sommermor, lieu désigné sur le cartel, il entend des cris plaintifs, ils s'élança vers l'endroit d'où ils partent, il trouve un homme étendu sur la terre et baigné dans son sang

Clarendon se baisse pour prodiguer des secours à ce malheureux. O surprise ! c'était son ennemi, c'était son colonel ; il n'existait déjà plus. Saisi d'effroi, couvert de sang, il sort du bois, on le rencontre, il paraît suspect et on l'arrête. Bientôt tout déposa contre lui, surtout son imprudente provocation qui se retrouva dans une poche de l'habit, lors de la levée et de la visite du cadavre. Clarendon fut donc jugé coupable, et condamné à une mort insupportable que la fuite seule lui fit éviter.

LADY.

Ah ! mon dieu !

SIR CHARLES.

Suivi de sa femme, de sa fille, de son fils, et sous le nom de Fitz-Allan, il se retira dans les montagnes, pour cacher, dans leurs retraites impénétrables, des infortunes si peu méritées.

LADY.

Qu'est devenu ce malheureux ? qu'est devenue sa famille ?

SIR CHARLES.

Nous ignorons sa retraite actuelle, car il n'est plus dans celle qu'il s'était d'abord choisie ; la crainte d'y être découvert l'aura probablement forcé d'en changer. Il y avait perdu son épouse, son fils avait pris le parti des armes, et il sert aujourd'hui comme simple soldat dans le régiment où son père fut officier.

LADY, *mâlement.*

Et sa fille ?

SIR CHARLES.

Sa fille ! . . . avant de connaître ses malheurs . . . je vous l'avouerais, j'eus envers elle des torts . . .

LADY.

C'est assez, je sais le reste. Mais, Charles, vous ne pensez pas sérieusement, sans doute, que cette jeune personne puisse jamais . . .

SIR CHARLES, *vivement.*

De grâce, voici mon oncle !

## SCENE VIII.

Les Précédens, LE COMTE, MELWAK, plusieurs Domestiques.

LE COMTE, *en entrant à Melwak.*

Oui, va, Melwak, tu me l'amèneras ici. (*A lui-même.*) Je suis curieux de voir . . . (*rappelant.*) Melwak !



MELWAK, *reparaissant.*

Monsieur le comte ?

LE COMTE.

C'est une prière que je lui fais, entends-tu ? ne va pas...

MELWAK.

Il suffit, monsieur le comte. *(Il sort.)*

LE COMTE, *à Lady.*

C'est que le drôle est si accoutumé à regarder mes moindres volontés comme des ordres, qu'il eût été capable... *(A d'autres domestiques, leur montrant le berceau.)* C'est ici qu'il faut servir le déjeuner. Allons, qu'on se dépêche.

*(Les domestiques vont et viennent pour exécuter cet ordre.)*

LADY.

Mais qui donc, colonel, envoyez-vous ainsi chercher par votre valet de chambre ?

SIR CHARLES.

Serait-ce notre cousine, madame Rivers ?

LE COMTE.

Madame Rivers ! tu plaisantes, je crois. La pauvre dame qui peut à peine se lever de son fauteuil ! non, non ; mais c'est une jeune fille qui est depuis quelque temps sa demoiselle de compagnie, et qu'elle nomme... Malvina.

SIR CHARLES, *à part.*

Ah ! mon dieu !

LADY.

Une jeune personne ?

LE COMTE.

Notre parente en est enchantée, elle vient de m'en faire un éloge... Charles, tu la connais, sans doute ?

SIR CHARLES, *avec embarras.*

Oui, mon oncle, je...

LE COMTE.

Comment est-elle ?

SIR CHARLES, *de même.*

Elle est... assez bien. C'est une de ces figures...

LE COMTE.

Qu'on ne remarque pas, j'entends.

SIR CHARLES.

Comme vous dites, mon oncle.

*Honneur et Séduction.*

LADY, *malignement.*

Oui, mais de ces figures, peut-être, qu'en y faisant plus d'attention, on finit par trouver charmantes. N'est-ce pas cela, mon neveu?

SIR CHARLES.

Ma tante, je vous assure... d'ailleurs, il y a si peu de temps...

LE COMTE.

Eh! mais, Charles, d'où vient... (*Bas à Lady.*) Est-ce qu'il en serait amoureux, par hasard?

LADY.

Bon! quand cela serait, ce ne peut être une affaire bien sérieuse.

LE COMTE.

Je le pense ainsi. En tout cas, je verrai bien tout à l'heure. (*Regardant la table.*) Mais tout est prêt. Allons, ma sœur, à table. nous n'avons pas de temps à perdre. (*Il va s'asseoir.*)

SIR CHARLES, *à part.*

Cette idée d'envoyer chercher Malvina! comment me tirer de là?...

LADY, *riant à part.*

Ce pauvre Charles! il est sur les épines.

(*Elle s'assied ainsi que Charles.*)

LE COMTE, *versant du thé.*

Ah! ça, il est convenu que nous partons après le déjeuner. Nous n'avons que six lieues à faire; mais c'est dans les montagnes. Le chemin est si rude et si souvent mauvais, que nous arriverons encore très tard à mon château. Le lendemain, Charles, nous nous remettons en route pour aller te présenter à ta belle future. Le soir même, les accords; huit jours après, la noce. Voilà comme je traite les affaires, moi.

SIR CHARLES.

Mon oncle, vous êtes bien expéditif! je n'aurais qu'à ne pas plaire à celle que vous appelez déjà ma belle future.

LE COMTE.

Tu lui plairas.

SIR CHARLES.

Cela n'est pas certain. Mais supposons-le; si elle ne me plaisait pas, à moi?

LE COMTE.

Cela ne ferait pas honneur à ton goût; car on n'est pas plus jolie. Demande à ta tante.

LADY.

C'est la vérité.

LE COMTE.

Tous ceux qui la voient en sont fous, et moi tout le premier.

SIR CHARLES.

Vous, mon oncle!.. je le veux croire. Mais tout le monde ne voit pas de même, et il serait possible...

LADY.

Charles a raison; le cœur est souvent inexplicable; il est aussi des sympathies...

LE COMTE.

Oh! vous voilà, ma sœur, avec vos sympathies. Il faut que l'amour extravague pour mériter votre approbation; c'est pour cela que vous continuez à désespérer ce pauvre général Elson. Il a beau ne pas vous déplaire, je sais que vous avez juré de ne l'épouser que quand vous serez parvenue à lui tourner tout-à-fait la tête.

LADY.

Ne parlons pas du général Elson.

LE COMTE.

A la bonne heure; mais vous, par vos réflexions romanesques, n'aidez pas non plus cet écervelé à trouver des raisons de s'opposer à ce que nous avons résolu pour son bonheur.. (*A sir Charles.*) Pour ton bonheur, entends-tu, Charles?

SIR CHARLES.

Tenez, mon oncle, faut-il vous l'avouer? je l'ai vue une fois, cette jeune personne; eh! bien, elle ne me plaît pas assez pour..

LE COMTE.

Comment? comment?

SIR CHARLES.

J'ai admiré sa beauté et voilà tout.

LE COMTE.

Et c'est pour l'avoir vue une seule fois...

LADY.

Malheureusement, en amour, c'est le premier coup-d'œil qui décide.

LE COMTE.

Encore, ma sœur? (*Se levant brusquement.*) Mais vous me feriez donner au diable, avec votre premier coup-d'œil. Et toi, Charles, sais-tu ce qui arrivera, si tu me contraries?

SIR CHARLES.

Quoi, mon oncle?

Je me remarierai.

LE COMTE.

Non.

SIR CHARLES.

Qui m'en empêchera ?

LE COMTE.

SIR CHARLES.

Vous-même, vous vous êtes marié une fois, et je sais...

LE COMTE.

Que j'avais fait une sottise, veux-tu dire ? C'est vrai ; mais, en y regardant de plus près cette fois, je saurai bien... ainsi, prends-y garde.

SIR CHARLES.

Ce qui me rassure, pour votre propre tranquillité, c'est que vous êtes très-difficile, et que je ne vois personne parmi vos connaissances.

LE COMTE.

Ne puis-je en faire de nouvelles, Monsieur ? La belle difficulté, ma foi ! Apprends, mon cher, qu'un revenu de sept à huit mille guinées est de la connaissance de tout le monde, et qu'il est facile à celui qui le possède.... Mais, tiens, Charles, je vois ici une chose ; c'est que tu es amoureux d'une autre.

SIR CHARLES.

Moi ? quelle idée vous vient là ? (*A part.*) Tâchons de l'écartier de son esprit. (*Haut.*) Ecoutez - moi, mon oncle ; vous allez voir que je suis raisonnable. Je verrai la jeune personne ; je serai galant, empressé auprès d'elle. Si elle est parfaitement libre ; si nul autre, avant moi, n'a touché son cœur, si le mariage proposé lui plaît véritablement, eh bien ! je l'épouse.

LE COMTE, *vivement.*

Vrai ?

SIR CHARLES.

Je l'épouse, vous dis-je ; êtes-vous content ?

LE COMTE.

Enchanté, mon ami ! Va, je suis bien sûr que tu n'auras qu'à te présenter pour... Embrasse-moi pour le plaisir que tu me fais.... (*Il l'embrasse ; puis, se retournant vers Lady Stralson.*) Ma sœur, je ne me sens pas de joie !

SIR CHARLES, *à part.*

Le lieutenant de marine est là, je ne risque rien.

LE COMTE, *bas à sa sœur.*

Savez-vous que j'avais une peur terrible qu'il ne fût amoureux de cette petite Malvina ?

LADY, *souriant.*

Ah ! bah ! . . . Et , tenez , la voici.

LE COMTE.

Voyons donc, voyons donc . . .

## SCENE IX.

Les Précédens, JENNY, MALVINA.

JENNY, *à Malvina qui arrive timidement.*

Venez, venez, Mademoiselle, M. le Comte sera charmé de vous connaître.

LADY.

Approchez, mon enfant.

LE COMTE, *la considérant.*

Oh ! oh ! (*Il jette un coup-d'œil à son neveu.*)

MALVINA.

Monsieur le Comte, on m'a dit que vous me demandiez, mais j'ignore . . .

LE COMTE.

Pardon, Mademoiselle. C'est sur l'éloge que m'a fait de vous Mad. Rivers, que j'ai pris la liberté . . .

MALVINA.

Madame Rivers est trop bonne . . .

LE COMTE.

Mais, c'est qu'elle est vraiment . . . Qu'en dites-vous, ma sœur ?

LADY.

Elle est charmante, et elle m'intéresse au point . . . (*A Malvina.*) Tenez, mon aimable amie, pour commencer, embrassez-moi.

MALVINA.

Quoi ? Madame . . .

JENNY, *à part.*

Elle l'embrasse !

LADY.

Maintenant, persuadez-vous bien qu'aucune démarche ne me coûtera pour faire cesser votre malheur.

MALVINA, *étonnée.*

Mais, Madame....

LADY, *à demi-voix.*

Ne vous effrayez pas ; mon neveu m'a tout dit.

LE COMTE.

Sir Charles?.... (*Bas, en affectant de l'imiter.*) Elle est assez bien, me disais-tu ? En effet, assez était le mot.

sir CHARLES.

Mon oncle....

LE COMTE.

Tu es un fripon. Mais, c'est égal ; d'après ce que tu viens de me promettre, je suis tranquille.

sir CHARLES, *à part.*

Fort bien.

LE COMTE.

Cependant, je crois qu'il sera de ma prudence.... (*A Melwak qui entre.*) Qu'est-ce, Melwak ?

## SCENE X

Les Précédens, MELWAK, ensuite OSCAR.

MELWAK.

M. le Comte, c'est ce paquet à votre adresse, qu'une ordonnance vient d'apporter.

LE COMTE.

Donne. (*Il ouvre le paquet, et parcourt le papier qu'il renferme.*)JENNY, *bas à Lady.*

Madame, vous avez parlé à Sir Charles ; ce n'est donc pas comme je vous l'ai dit ?

LADY.

Si.

JENNY.

Et vous faites accueil à celle qui dérange le plus beau projet de mariage ...

LADY.

Je l'aime déjà à la folie.

JENNY, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

LE COMTE, *cessant de lire.*

C'est bon, c'est bon. (*A sir Charles.*) C'est un état nominatif pour des promotions à des grades de sous-officiers, que notre major envoie à mon approbation. Je crois que je n'ai qu'à y apposer ma signature, et la même ordonnance le reportera. (*Allant pour sortir.*) Je vais....

SIR CHARLES, *vivement.*

Un moment, mon oncle. (*A part.*) Si je profitais de l'occasion.... (*Haut.*) Il y a dans votre régiment un soldat qui est de tes cantons, et auquel je m'intéresse vivement. Permettez-moi de vous le recommander.

LE COMTE.

Son nom ?

SIR CHARLES.

Oscar.

MALVINA, *à part.*

Il parle de mon frère. (*Elle redouble d'attention.*)

LE COMTE.

Oscar ! oui ; en effet.... Mais ; attendez donc.... Il me semble.... (*Il tire de sa poche des tablettes qu'il parcourt.*) C'est bien cela ! Mon compliment, mon neveu ; vous avez un joli protégé ; il y a quinze jours qu'il a déserté.

MALVINA, *à part.*

Déserté !

SIR CHARLES.

Déserté ! Êtes-vous bien sûr, mon oncle ?...

LE COMTE.

Eh ! oui, parbleu ! c'est bien le nom que tu dis.

(*En ce moment, Oscar, en habit de soldat, paraît derrière la grille du fond. Il jette un coup d'œil dans le jardin, et s'éloigne aussitôt. Malvina l'aperçoit.*)

MALVINA, *à part.*

Ciel ! le voilà. (*Elle s'évanouit.*)

LADY.

Eh ! mon Dieu ! elle se trouve mal. Au secours ! au secours !

(*On s'empresse auprès de Malvina.*)

## SCENE XI.

Les Précédens, excepté OSCAR.

JENNY.

Ce ne sera rien Madame ; elle ouvre les yeux.

LADY, à *Malvina*.

Chère enfant, reprenez vos sens.

LE COMTE.

Qui donc a pu la troubler aussi subitement ?

sir CHARLES, à *part*.

Mon oncle ne se doute pas que c'est la nouvelle de la désertion de son frère !

MALVINA, *revenant à elle, et d'une voix faible*.

Je vous remercie, Madame... mon indisposition... Vous êtes trop bonne.

LE COMTE.

Qu'on la reconduise au château, et qu'on ait soin....

MALVINA, *se levant*.

Non.... non ; je préfère rester dans ce jardin.... le grand air....

LE COMTE.

Elle a raison ; le grand air lui fera du bien : (*Appelant.*) Melwak, tout est-il prêt ?

MELWAK.

Oui, monsieur le Comte ; les voitures attendent dans l'avenue.

LE COMTE.

En ce cas, partons. (*Il fait quelques pas.*) Ah ! Melwak !  
(*Il parle à Melwak dans le fond.*)MALVINA, *bas à sir Charles*.

Ah ! Sir Charles.... mon frère....

sir CHARLES, *bas à Malvina*.

Je vous le rendrai ; comptez sur moi.

LADY, *de même*.

Et sur moi, Malvina !

LE COMTE, *revenant sur ses pas*.Eh bien ! comment se trouve-t-elle ? (*Se rapprochant.*) Comment vous trouvez-vous ?MALVINA, *avec effort*.

Ce ne sera rien, je l'espère, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Tant mieux ! tant mieux ! Adieu, mon enfant ; vous m'avez plu ! Votre air de décence, votre grâce, un certain je ne sais quoi.... (*A sir Charles qui s'est rapproché.*) Qu'est-ce que tu fais là, toi ?



SIR CHARLES.

Rien, mon oncle; je vous regardais, je..... vous écoutais, je.....

LE COMTE.

Allons, allons, décampe, il ne fait pas bon ici pour toi. Adieu, petite. Venez-vous, ma sœur?

LADY.

Je vous suis, Colonel. (*A Malvina.*) Adieu, ma belle amie. (*A demi-voix.*) Du courage.

(*Elle suit le Comte, qui entraîne Charles.*)

## SCENE XII.

MALVINA, OSCAR; ensuite les précédens Personnages,  
*au-delà de la grille.*

MALVINA.

(*Seule d'abord, courant regarder à travers la grille.*)

Non, ce n'était point une illusion. C'est lui, c'est mon frère qui m'est apparu..... là! et au moment où le Colonel..... L'ai-je bien entendu? Mon frère aurait déserté! Oui, c'est bien Oscar qu'ils ont nommé. (*Regardant encore à la grille.*) Par où aura-t-il porté ses pas? Je n'aperçois personne aux environs. Déserté! Grand Dieu! mon frère! mon frère! qui a pu t'inspirer cette fatale démarche?

OSCAR, *entrant par une coulisse du devant.*

C'est toi, Malvina.

MALVINA, *se retournant.*

Oscar! juste ciel! (*Allant pour se jeter dans ses bras.*) Oh! mon frère!..

OSCAR.

Arrête. Je t'ai laissée dans une chaumière qu'embellissait la vertu, l'innocence; et maintenant c'est dans un château, asile, à ce qu'il me paraît, de la séduction et du déshonneur qu'il faut que je te retrouve!

MALVINA.

Je ne suis point coupable, mon frère, je ne suis point coupable.

OSCAR.

Est-il bien vrai, Malvina?

MALVINA.

Oui, j'en prends le ciel à témoin.

OSCAR.

Le nom de ton ravisseur?

MALVINA.

Sir Charles Granville.

OSCAR.

Le neveu de mon colonel! Tu seras vengé. (*Il porte la main à son sabre.*)

MALVINA.

Ciel! que veux-tu faire?

OSCAR.

Tu frémis! et tu n'es pas coupable!

MALVINA.

Non. Ecoute et tu me jugeras. Il y a deux mois, mon père m'avait permis d'aller à la noce d'un fermier de notre voisinage. Le hasard y avait amené Sir Charles; il me distingua et me combla de soins et de prévenances. Je te l'avoue, j'en fus intérieurement flattée. Mais pour ne pas me voir plus long-temps exposée au danger de l'entendre, je résolus de fuir la ferme et ses plaisirs. Je partis pour rejoindre mon père. Tout à coup, au détour d'un bois, un homme déguisé s'offre à ma vue, me saisit et me porte dans une voiture qui part avec rapidité.

OSCAR.

O ciel!

MALVINA.

Ce fut dans ce château que je reconnus mon ravisseur, c'était sir Charles.

OSCAR.

Et tu ne cherchas pas à fuir ces lieux exécrés.

MALVINA.

J'y parvins avec beaucoup de peine; je courus aux lieux où je croyais trouver mon père, la chaumière n'avait plus d'habitans. Clarendon, je ne sais par quel motif, avait quitté cet asile.

OSCAR.

Sa lettre qui m'apprit ce changement nécessaire, m'apprit aussi ta disparition.

MALVINA.

Juge de mon effroi en me trouvant sans appui, sans soutien dans le monde! Sir Charles s'était mis à ma poursuite, il me trouva devant cette porte qui ne devait plus s'ouvrir pour moi. Je l'accablai de

reproches, mais je vis son repentir; il me conjura de revenir dans son château où je pourrais être sous la protection d'une dame respectable qui est sa parente, et y rester jusqu'au moment où j'aurais découvert la nouvelle retraite de mon père. Cédant à ses promesses, et, te le dirais-je, Oscar, obéissant au sentiment involontaire qui me parlait pour lui, je le suivis dans ces lieux.

OSCAR.

Fille imprudente!

MALVINA.

Depuis ce moment, ses égards, son respect ont attiré ma confiance; il sait nos malheurs et notre véritable nom.

OSCAR.

Il sait que notre père...

MALVINA.

Je l'ai persuadé de son innocence; il veut la faire reconnaître.

OSCAR.

Et tu peux ajouter foi...

MALVINA.

Mon frère, il voulait aussi s'occuper de ton avancement.

OSCAR.

Je ne veux rien lui devoir que le plaisir d'une juste vengeance.

MALVINA.

Que dis-tu? mais songe donc que tu viens livrer ta tête à la peine des déserteurs!

OSCAR.

N'importe! j'ai voulu venir punir ton infâme ravisseur. L'on m'avait refusé une permission, je n'en suis pas moins parti connaissant tout le danger de ma démarche, et ne demandant au ciel avant d'y succomber, que le temps de laver dans le sang du perfide, l'outrage qu'il a fait à l'honneur de notre famille.

MALVINA.

Grand Dieu! Sir Charles égorgé par la main de mon frère! mon frère conduit au supplice!.. et ce serait pour moi que tous deux... ah! je t'en supplie...

OSCAR, voulant sortir.

Laisse-moi.

MALVINA.

Mon frère, où vas-tu?

OSCAR.

Au château, trouver Sir Charles.

MALVINA, *à part.*

Ils ne sont pas encore partis. (*Haut.*) Malheureux, tu cours à ta perte ; ton colonel est avec lui.

OSCAR, *s'arrêtant.*

Mon colonel ?

MALVINA.

Oui !, il va te faire arrêter.

OSCAR.

Il ne m'importe ; il faut que son indigne neveu...

MALVINA, *se jetant à ses genoux.*

Oscar, mon frère, au nom du ciel, demeure, je t'en conjure, si le colonel...

OSCAR.

Il n'est point ici, tu me trompes.

MALVINA.

C'est la vérité, te dis-je.

OSCAR.

Perfide, ce n'est pas pour moi, c'est pour ton séducteur que tu trembles en ce moment ; mais tu m'implores en vain, je veux...

MALVINA.

Arrête ! Ecoute-moi un seul instant, et je ne te retiendrai plus.

OSCAR.

Parle.

MALVINA, *à part.*

S'ils pouvaient partir enfin...

OSCAR.

Eh bien ?

MALVINA, *avec beaucoup d'agitation.*

Le colonel... il doit partir... emmener son neveu... déjà peut-être... (*Écoutant.*) Ah ! n'entends-je pas ?

OSCAR.

Malvina, tes discours sans ordre, interrompus...

MALVINA.

(*On entend un bruit de voiture.*) Je respire ! voilà...

(*On voit au-delà de la grille, des paysans qui accourent en agitant leurs chapeaux en l'air. Le Comte paraît un instant à pied au milieu d'eux, leur témoignant sa bienveillance.*)

OSCAR, à part.

Elle avait raison, voilà mon colonel.

(Le Comte s'éloigne. Les Paysans qui viennent de recevoir des marques de sa générosité, redoublent leurs acclamations.)

MALVINA, allant regarder à la grille.

La calèche était arrêtée là-bas. Voilà M. le Comte qui va y monter. (Revenant à Oscar.) Maintenant, mon frère, arrache-moi d'ici. Tu sais l'asile de notre malheureux père, hâte-toi de m'y conduire.

OSCAR.

Tu veux quitter ce château! c'est bien ta résolution, Malvina?

MALVINA, avec fermeté.

Oui, Oscar.

OSCAR.

Ah! j'ai retrouvé ma sœur; partons!

MALVINA.

Attends! les voitures vont passer. Prends garde qu'on te voie, tu serais perdu.

(En ce moment passe la calèche où l'on voit le Comte, sa sœur, leur neveu et Jenny. Drinck et Melwak paraissent parmi les paysans qui leur font leurs adieux. Malvina immobile et tremblante, se place de manière à ce que son frère ne puisse être aperçu. Sir Charles, en passant, se penche pour jeter coup-d'œil à Malvina. Le rideau tombe.)

**FIN DU PREMIER ACTE.**

---

## ACTE II.

*Le théâtre représente l'aspect d'un site sauvage dans les montagnes d'Ecosse. L'habitation de Clarendon est sur le devant, à gauche du spectateur.*

---

### SCÈNE PREMIERE.

CLARENDON, MARIE, sortant de la maison.

MARIE, regardant en l'air.

Dieu merci, l'orage est passé! Pourvu qu'ça ne r'commence pas d' plus belle, avant c' soir; c'est qu'ici c'est comme ça presque tous les jours et plutôt deux fois qu'une. Ah! mon Dieu! l' vilain pays! allez, M. Fitz-Allan, vous auriez bien mieux fait d' rester dans c'te jolie petite maison d' l'aut' côté d' la montagne. Il n'y tonnait pas si souvent ni si fort, et j'étions plus tranquilles.

CLARENDON.

Marie, je te l'ai déjà dit, j'ai eu mes raisons pour quitter cet endroit.

MARIE.

Ça s' peut bien. Au moins, si vot' fille, mamzelle Malvina était ici avec nous. . .

CLARENDON.

Ma fille?.. ah!..

MARIE.

Quand la reverrons-nous donc?

CLARENDON, d'un air impatient.

Je n'en sais rien.

MARIE.

Vous n'en savez rien! Eh! mon Dieu! est-ce que. . .

CLARENDON.

Laissons cela, je t'en prie. (*On entend dans le lointain les sons de la musette et les cris joyeux des montagnards.*) Marie, va voir un peu ce que signifie ce bruit de fête qui paraît se rapprocher. Si c'est de ce côté que ces bonnes gens se dirigent, tu viendras m'avertir, pour que je puisse éviter leur présence.

MARIE.

Je vas voir ça, not' maître. (*A part.*) M. Fitz-Allan n'est pas content. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose à not' bonne maîtresse.

## SCENE II.

CLARENDON, seul.

O ma fille! puis-je encore me flatter que je la reverrai jamais? Elle ignore ma nouvelle retraite, et la personne que j'ai chargée du soin de la lui indiquer n'a pas même pu découvrir la sienne! Mais sais-je si son ravisseur a été obligé d'employer la violence? Doute affreux! oh! si je le connaissais, si je savais le lieu qu'il habite, j'irais..... mais non. Il me serait impossible d'éviter la rencontre de ceux qui me cherchent. L'injuste arrêt, dont j'ai fui l'exécution, tient encore le glaive suspendu sur ma tête. Découvert, arrêté aujourd'hui, demain on me traîne à l'échafaud! O mon fils! mon cher Oscar! c'est à toi seul qu'il appartient de me venger. Mais, retenu par les lois d'une discipline sévère, tu n'as pu sans doute...

## SCENE III.

CLARENDON, MARIE.

MARIE, *raccourant.*

Not' maître? not' maître? vous n'savez pas? Il va y avoir une fête ici devant vot' maison.

CLARENDON.

Une fête! et à quelle occasion?

MARIE.

Ma fine, j' n'en sais rien.

CLARENDON.

Il suffit, Marie; je vais me retirer dans le pavillon qui est à l'extrémité de l'enclos, et je n'entendrai pas...

MARIE.

Bah ! restez , Monsieur ; ça vous dissipera , c'te fête.

CLARENDON.

Moi ! . . . ah ! . . . ( *Il s'éloigne.* )MARIE , *tristement.*

Faut-il que j' rentre aussi ?

CLARENDON , *se retournant.*

Non ; vois seulement si ton père est là quelque part.

MARIE , *avec empressement.*Oui , Monsieur , j' vas l' chercher et vous l'envoyer. ( *Elle entre dans la maison à la suite de Clarendon.* )

## SCÈNE IV.

MELWAK , une valise sur l'épaule ; ensuite JENNY et ROBERTS.

MELWAK , *d'abord seul.*

Il m'a semblé entendre du monde de ces côtés. Ah ! bon ! voici une maison qui m'a l'air d'une petite ferme. C'est fort heureux , car la nuit ne doit plus tarder. Avec cela , le temps se couvre de nouveau et nous pourrions bien encore avoir de l'orage. ( *appelant* ) Mademoiselle Jenny ? M. Roberts ? par ici , par ici ! ( *A lui même.* ) Oh ! les maudits chemins ! et la voiture du colonel qui est là bas renversée ! Au diable les voyages dans les montagnes. ( *Se retournant.* ) Eh ! arrivez donc.

ROBERTS , *entrant avec Jenny.*Appuyez-vous sur moi , mademoiselle Jenny , et ne tremblez pas comme cela. ( *Il fait un éclair.* )JENNY , *se couvrant les yeux.*

Aie !

ROBERTS.

Qu'est-ce que c'est ?

JENNY.

Encore un éclair , M. Roberts !

ROBERTS.

Bon , bon ! ce ne sera rien.

MELWAK.

Charmante Jenny , avancez de ce côté. Voici l'entrée d'une ferme.



JENNY.

Que vous êtes aimable, M. Melwak, d'avoir fait cette découverte! (*Elle court frapper à la porte.*)

ROBERTS.

Aimable!... elle a toujours de ces mots qui me...

MELWAK.

Le désir de vous être agréable, Mademoiselle...

ROBERTS, *l'interrompant.*

Chut!... écoutez donc un peu si l'on vient.

MELWAK, *souriant.*

Cela fera venir plus vite apparemment;

JENNY, *avec humeur.*

C'était bien la peine d'interrompre Monsieur, pour dire une chose inutile! (*Elle redescend.*)

ROBERTS, *dépité.*

Eh!... Mademoiselle...

MELWAK.

Allons, allons, pas d'humeur, mes amis; je vous laisse pour aller chercher nos maîtres.

ROBERTS.

Oui, c'est cela; j'allais vous le conseiller.

MELWAK.

Gardez ma valise. Avant un quart-d'heure tout notre monde sera ici.

ROBERTS.

Allez, allez.

MELWAK, *à part en riant.*

Je prévois déjà que M. Roberts finira par se faire détester. (*Il sort.*)

## SCÈNE V.

JENNY, ROBERTS.

JENNY.

Mais on n'ouvre pas; frappons encore. (*Elle frappe.*)

ROBERTS, *imitant Melwak.*

Le désir de vous être agréable, Mademoiselle! Et puis, charmante Jenny!... Le vilain homme que ce Melwak!

*Honneur et Séduction.*

5

JENNY.

Joli remerciement de sa complaisance de nous avoir amenés jusqu'ici sans accidens, par des chemins épouvantables. Monsieur aurait préféré sans doute me voir passer la nuit dans ces montagnes et sur les bords des précipices, à lui avoir cette obligation.

ROBERTS.

Je ne dis pas cela. Mais pourquoi?..

*(On entend les sons de la musette plus rapprochés.)*

JENNY, se retournant.

Oh! mon Dieu! voyez donc tous ces montagnards qui viennent là bas...

ROBERTS.

Tenez, voilà qu'on ouvre enfin.

## SCENE VI.

MARIE, JENNY, ROBERTS.

MARIE.

Est-ce vous qui avez frappé?

JENNY.

Oui, ma petite. Vous voyez des voyageurs égarés et qui tremblent d'être surpris par le nouvel orage qui menace.

MARIE.

Eh ben! vous pourrez vous mettre à couvert chez nous.

ROBERTS.

Mais nous ne sommes pas les seuls qui vous demandons un abri. Nos maîtres sont arrêtés à un quart de lieue d'ici, par un accident à leur voiture. On est allé les chercher.

MARIE.

Bon, bon! qu'ils viennent, on les recevra bien. Vous', en attendant, choisissez d'entrer dans la maison ou d' rester ici à voir danser les montagnards.

ROBERTS.

Je n'aime pas la danse; entrons.

JENNY.

Et moi, je l'aime; restons.

MARIE.

En ce cas, assiez-vous là, vous serez plus à vot' aise.

## SCÈNE VII.

Les Précédens, Montagnards.

(Marie court au-devant des Montagnards et revient avec eux.)

ROBERTS.

Il faut donc toujours vouloir ce que vous voulez ?

JENNY.

Toujours, M. Roberts. (Quelques montagnards arrivent.)

MARIE, courant à l'un d'eux.

Ah! c'est toi, Grégor, ah! ça, m' diras-tu pourquoi c'te fête devant cheux nous ?

LE MONTAGNARD.

Quoi? vous n' savez pas, Marie... mais non, n'y a pas assez long-temps qu' vous êtes dans l' pays. Eh ben, v'là c' que c'est, Tous les ans, à pareil jour, j' nous rassemblons ici après l'ouvrage: en mémoire du bonheur qu' j'avous eu, y a quatre ans de ça, d' sauver la vie au seigneur d'un château d' ces environs. Ils étions morgué sept à huit brigands à ses trousses; mais jarni, j' vous les avons... Et comme en récompense de c' service, c' brave seigneur n'a pas depuis cessé d' faire du bien dans l'pays, ça fait, voyez-vous...

MARIE.

C'est juste; c'est ben l' cas de s' divertir.

LE MONTAGNARD, à d'autres qui ne sont qu'arriver.

Eh! arrivez-donc, arrivez-donc.

(On voit accourir le reste des montagnards, mais à mesure qu'ils arrivent, ils quittent leurs montagnardes pour venir entourer Jenny qu'ils considèrent avec curiosité. Quelques-uns écartent brusquement Roberts pour la mieux voir, et celui-ci se trouve un instant malgré lui, séparé d'elle.)

ROBERTS.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela signifie ?

MARIE.

N'ayez donc pas peur. C'est la curiosité d' voir vot' demoiselle qu'ils trouvent jolie.

(Les montagnardes viennent prendre les bras de leurs hommes pour les éloigner de Jenny et commencer la danse.)

ROBERTS.

A la bonne heure, leurs femmes savent mieux la politesse.

JENNY, *riant*.

Ah! ah! ah! ce pauvre Roberts! il allait se fâcher, vraiment.

ROBERTS.

Dame! c'était pour vous. Mais je vois bien que j'avais tort de vous priver de la satisfaction de vous voir entourée d'une cour si brillante.

JENNY, *avec malice*.

Eh! mais, parmi ces montagnards, j'en vois quelques-uns dont la tournure... (*riant*) Oh! quels yeux il me fait! tenez, Roberts, allons nous asseoir. (*Elle s'assied et Roberts finit par aller se mettre à côté d'elle.*)

## BALLET DE MONTAGNARDS.

*Pendant qu'on danse, Marie s'assied à côté de Jenny et cause avec elle. Le théâtre s'obscurcit, il fait des éclairs qui n'interrompent pas les danses; mais Jenny se lève et paraît inquiète. A la fin du ballet, l'orage éclate, le tonnerre gronde; alors Marie fait entrer Jenny et Roberts dans la maison. La danse cesse, les danseuses s'enfuient en se couvrant la tête de leurs tabliers et en entraînant les danseurs qui rient de leur frayeur. Tandis qu'ils se dispersent à droite et à gauche et qu'on n'en voit plus sur les hauteurs que quelques-uns qui disparaissent à leur tour, Marie remonte sa tête à la porte, pour voir si l'orage continue; mais elle s'aperçoit qu'il se dissipe et que le jour revient.*

## SCENE VIII.

JENNY, ROBERTS, MARIE.

MARIE, *se retournant vers l'intérieur pour appeler*.

Mamselle? monsieur? c' n'est plus rien, v'là qu' ça s'éclaircit. (*Jenny et Roberts reparaissent.*) T'nez, voyez, la pluie a cessé et le vent chasse par là.

JENNY.

Mon dieu! Roberts, et notre pauvre maîtresse, et M. le Comte qui auront reçu cette averse.

ROBERTS.

Ils auront, sans doute, trouvé un abri. Eh! je crois que les voilà.

JENNY.

Oui, oui, ce sont eux; Melwak leur montre le chemin. (*appelant*)  
Madame ? madame ? par ici.

*Jenny court au-devant de sa maîtresse.*

MARIE.

Moi, je cours prévenir M. Fitz-Allan des visites qui lui arrivent.

*Elle rentre dans la maison au moment où Jenny rentre avec  
milady.*

## SCENE IX.

Le COMTE, Lady STRALSON, JENNY, ROBERTS, MEL-  
WAK, ensuite CLARENDON et MARIE; enfin Sir CHARLES.

JENNY.

Ah ! milady, que j'étais inquiète pour vous.

LADY.

Ma chère Jenny, c'est sous un énorme rocher creux que nous  
avons trouvé un abri contre l'orage. Ah ! il m'a fait des frayeurs.

LE COMTE.

Melwak, c'est donc là le refuge que tu nous a découvert ?

MELWAK.

Oui, M. le Comte.

LE COMTE.

Allons, ma sœur, il faudra nous en contenter.

LADY.

Eh ! mais, voyez donc, mon frère, le site m'en paraît agréable,  
il a quelque chose . . .

LE COMTE, *ironiquement.*

De romantique, peut-être ; oui, en effet, ces rochers noirs, ces  
énormes fondrières dont l'aspect fait frémir, rien n'est plus intéres-  
sant, plus gai.

MARIE, *à Clarendon qui la suit.*

Oui, not' maître, v'là ces voyageurs que j' vous disais.

CLARENDON.

Qu'ils soient les bien-venus.

LE COMTE.

Pardon, bon montagnard, de notre impertinence.

CLARENDON.

Monsieur, ma chaumière est assez grande pour vous recevoir tous. Marie, appelle Petit-Jacques, qu'il nous allume un bon feu. Toi, pendant ce temps-là, tu apprendras à nos voyageurs des fruits et du laitage; c'est tout ce que nous avons à leur offrir.

*Marie et Jenny entrent dans la maison.*

MELWAK, à part.

C'est singulier comme ce paysan ressemble...

*Il s'approche de Clarendon pour mieux l'examiner.*

LADY.

Nous sommes sensibles à votre offre obligeante, mon brave homme; quelques instans de repos sous votre toit hospitalier est le premier de nos besoins.

CLARENDON.

Eh bien, daignez entrer chez moi, et disposez de tout ce qui pourra vous y être agréable.

LE COMTE.

Mille remerciemens; nous nous garderons d'en abuser. (*bas à Lady*) Eh! mais, pour un paysan, il s'exprime...

\* JENNY.

Voilà sir Charles.

LE COMTE.

Ah bon. Eh bien! Charles, la voiture?

SIR CHARLES.

Mon oncle, nous sommes heureux. La voiture est en bon état, seulement deux traits cassés, un écrou dérangé... Dans peu d'instans tout sera réparé et nous pourrons repartir.

LE COMTE.

Tant mieux, tant mieux.

MELWAK, à part.

Je ne me trompe pas, c'est lui.

LE COMTE.

Eh bien, ma sœur, n'avais-je pas raison, ce matin, de presser le départ? ces maudits chemins! voilà dix mortelles heures que nous sommes en route, et je parierais que nous n'avons pas fait cinq lieues.

LADY.

Je vous crois sans peine.

MELWAK, à part.

Quelle découverte!

MARIE, *reparaissant.*

Tout est prêt, M. Fitz-Allan.

CLARENDON.

Ah! bien.

SIR CHARLES, *à part vivement.*

Fitz-Allan!

LADY.

Qu'avez-vous donc, Sir Charles?

SIR CHARLES, *bas à Lady.*

Ne vous ai-je pas dit que c'est sous ce nom que l'infortuné Clarendon?..

LADY.

O mon Dieu!

CLARENDON.

Messieurs, faites-moi la grâce...

LE COMTE.

Entrons, entrons.

SIR CHARLES, *à Lady.*

Si le malheureux était découvert...

LADY.

De la prudence; espérons qu'on ne le cherchera pas dans une pareille retraite.

*(On entre dans la maison.)*

## SCENE X.

MELWAK, DRINK.

MELWAK, *seul d'abord.*

C'est Clarendon, je l'ai reconnu... Et il se fait appeler Fitz-Allan. Précieuse découverte! hâtons-nous d'en profiter.

DRINK, *arrivant.*

Ah! te voilà, Melwak.

MELWAK.

C'est toi, mon cher Drink. Viens donc, viens donc, mon ami.

DRINK.

J'ai cru que je n'arriverais jamais. Ce n'était pas assez des chemins détestables, il a fallu encore que cet orage...

MELWAK.

Remercie-le plutôt.

DRINK.

Qui ?

MELWAK.

Eh ! parbleu ! l'orage , le tonnerre , les mauvais chemins , la voiture versée. Rien ne pouvait nous arriver de plus heureux.

DRINK.

De plus heureux que de se sentir éreinté , moulu , trempé...  
Ah ! ça , es-tu fou ?

MELWAK.

Mon cher Drink , bannis pour toujours tes craintes ridicules ; partage la joie qui me transporte , ou plutôt tombe à mes genoux , et nomme moi ton Dieu sauveur.

DRINK.

Sais-tu que tu m'effraies avec ta joie ?

MELWAK.

Clarendon...

DRINK.

Clarendon ! Eh bien ?

MELWAK.

Il est là.

DRINK.

Bah ! tu te moques.

MELWAK.

Non ; c'est lui , te dis-je.

DRINK, *avec saisissement.*

Eh bien... eh bien !... Que prétends-tu faire ?

MELWAK.

Ecoute. Tu comprends bien que personne au monde comme Clarendon ne doit avoir à cœur de soulever le voile qui nous couvre. Sans doute , il lui sera difficile d'y parvenir , mais enfin il le peut un jour.

DRINK, *tremblant.*

Oui... oui , il le peut.

MELWAK.

Eh bien , c'est de la crainte de cette possibilité que je veux nous délivrer aujourd'hui. Viens , viens avec moi.

DRINK.

Où donc ?

MELWAK.

J'ai rencontré tout à l'heure des soldats qui sont à la recherche



d'un déserteur. Ils allaient vers une grande maison que je voyais de loin. C'est là sans doute qu'ils doivent passer la nuit. Viens, allons les trouver. Nous les amènerons ici, et ils arrêteront le meurtrier.

DRINK, *reculant un peu.*

Le meurtrier !

MELWAK.

Eh ! oui, Clarendon. Il l'est aux yeux des hommes. Cela suffit pour qu'il en subisse le sort. Il le faut ; notre sûreté, notre repos en dépendent.

DRINK.

Quoi ! tu veux . . . non . . . non . . . je ne puis y consentir.

MELWAK.

Non ? . . . En ce cas, attends que Clarendon, guidé par quelque découverte inattendue, vienne dire à ses juges étonnés : « Vous » m'avez injustement condamné ; l'échafaud se dressait pour l'innocent ; je viens vous nommer les coupables. C'est Melwak, » c'est Drink . . . »

DRINK.

Tais-toi donc, tais-toi donc, tu me fais frissonner.

MELWAK.

Alors, tu regretteras en vain d'avoir écouté ta sottise sensibilité, et de n'avoir pas suivi le parti de la prudence.

DRINK.

Mais, mon ami, ce parti, c'est un nouveau crime.

MELWAK.

Il est nécessaire, puisqu'il nous sauve. (*Le prenant par le bras*).  
Allons, allons, suis-moi

DRINK.

Non, laisse-moi.

MELWAK.

Tu viendras, je le veux.

DRINK.

Tu le veux . . . et je ne puis te résister ! Dis-moi donc, Melwak, qu'il t'a donné cet ascendant sur tout mon être ?

MELWAK.

Mon génie, mon courage.

DRINK.

Non, non, je crois plutôt que c'est l'enfer.

*Ils sortent.*

## SCENE XI.

Sir CHARLES, lady STRALSON, ensuite CLARENDON,  
ensuite le COMTE *dans l'intérieur.*

LADY.

Croyez-moi , Charles, tandis que votre oncle, paisiblement assis au coin du feu , paraît vouloir goûter un instant de repos, venons respirer, sous ces arbres, cette aimable fraîcheur qui suit l'orage. Ah ! çà, vous croyez donc que c'est chez l'infortuné Clarendon que le hasard nous a conduits ?

SIR CHARLES.

Paix ! ma tante, le voilà qui vient à nous. Tâchons de nous assurer...

CLARENDON, *paraissant.*

Madame ne craint donc pas que l'air du soir l'incommode ?

LADY.

Non, mon cher hôte. Nous admirions, mon neveu et moi, ce site pittoresque qui doit rendre votre solitude agréable.

CLARENDON, *soupirant.*

Agréable !

SIR CHARLES.

Tout ici doit nourrir dans l'âme une rêverie qui l'attache.

CLARENDON.

L'infortune en fait un poison qui la dévore.

LADY:

Je vois que vous avez éprouvé des malheurs. Mais n'est-il pas des blessures que le temps peut fermer ?

CLARENDON.

Il en est, madame, qui ne guérissent jamais.

LADY.

Cependant, bon vieillard, quelque malheureux qu'on soit, on est rarement privé de toute espèce de consolations. Qui n'a pas au moins à côté de soi un être sensible qui compâtit à nos peines, qui pleure avec nous, dont les soins touchans... des enfans, par exemple...

CLARENDON.

Des enfans !

SIR CHARLES, *à part.*

Il a tressailli.

CLARENDON.

J'en avais. L'un est militaire, l'autre...

*Il soupire.*

SIR CHARLES.

L'autre?...

CLARENDON.

O ma fille!

LADY.

L'auriez-vous perdue?

CLARENDON.

Perdue!... oui, car elle m'a abandonné; elle m'a laissé seul avec ma misère, mes souvenirs déchirans et l'aspect d'un avenir plus terrible encore.

*Sir Charles, à part.*

C'est lui-même. (*Haut*). L'abandon que vous déplorez n'a pas été volontaire, sans doute?

CLARENDON.

Je l'ignore, monsieur. Ma fille, devenue la proie d'un perfide ravisseur qui m'est resté inconnu jusqu'à ce jour... sais-je si depuis?...

SIR CHARLES.

Non, elle n'est point coupable. Elle gémit peut-être autant que vous, en ce moment, de ne pouvoir assez tôt revenir dissiper vos tendres inquiétudes et essuyer vos larmes. Tenez, quelque chose me dit que vous la reverrez, cette fille si chère. Oui, oui, elle vous sera rendue, et digne encore de vous.

*Clarendon regarde Sir Charles avec étonnement.*

LADY, *bas.*

Prenez donc garde. (*Haut*). Je reconnais bien là mon neveu. Pénétré de la douleur dont il vous voit gémir, monsieur, il croit pouvoir vous consoler, en vous présentant un espoir que vous semblez repousser, mais que cependant il est possible que l'évènement justifie.

CLARENDON.

Ah! je ne me flatte plus...

*Le comte, dans l'intérieur.*

Eh bien, eh bien! je suis donc seul ici.

LADY.

Mon frère nous appelle. Rentrons, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Oui, rentrons. (*A Clarendon*). Monsieur, croyez bien que je

m'estimerais heureux d'apprendre bientôt que ma supposition est devenue une réalité.

## SCENE XII.

CLARENDON, ensuite OSCAR et MALVINA *sur la montagne.*

CLARENDON.

Elle vous sera rendue et digne encore de vous, m'a-t-il dit!... Est-ce que, par hasard, il connaîtrait?... Allons, quelle folie!

MALVINA, *appelant de loin.*

Oscar!

CLARENDON.

Qui appelle Oscar?... cette voix...

MALVINA, *de même.*

Attends-moi.

CLARENDON.

C'est ma fille! juste ciel! ne me trompé-je pas? Ecoutons encore. Je n'entends plus qu'un murmure confus des voix de deux personnes qui viennent de se rejoindre. C'est de ce côté que le son m'a paru venir. O mon dieu! Le nom d'Oscar, la voix qui l'a prononcé et dont l'accent a retenti jusqu'à mon cœur... Ah! courons, et cherchons à m'assurer que je ne suis point le jouet d'une illusion.

*Il sort en même temps qu'Oscar et Malvina descendent du rocher qui est au-dessus du chemin qu'il vient de prendre.*

## SCENE XIII.

OSCAR, MALVINA.

MALVINA.

Tu marchais trop vite, Oscar, je n'en puis plus, la force m'abandonne.

OSCAR.

Reprends courage, ma sœur. Nous voici au terme du voyage.

MALVINA.

Ce serait là la maison qu'habite notre père?

OSCAR.

Oui, descendons. *(Ils achèvent de descendre).* Mais viens donc : qui t'arrête?

MALVINA.

J'ai peine à me soutenir. Attends... la fatigue, la crainte, mon fatal amour!... le danger que tu cours pour moi... un père offensé, ses reproches... ses larmes... (*S'appuyant contre un arbre*). Ah! laisse-moi respirer.

OSCAR.

Allons, allons, ma sœur, je vais frapper.

MALVINA, *lui retenant le bras.*

Arrête, j'entends du bruit. On vient.

## SCENE XIV.

Les Précédens, MARIE, ensuite CLARENDON.

MARIE, *ouvrant la porte.*

Eh! mais, où est-il donc, not' maître? ces messieurs, ces dames... (*Apercevant Malvina*). Hé! n'est-ce pas?...

MALVINA.

Marie?...

MARIE, *ivre de joie.*

C'est elle! ô mon dieu! mon dieu! est-il possible? C'est vous, mam'selle?

OSCAR.

Marie, où est mon père?

MARIE.

M. Oscar aussi! ah! c'est pour en mourir de joie.

MALVINA.

Mon père, Marie... dis-nous vite...

MARIE.

Not' père?... il était tout-à-l'heure... (*Appelant*). M. Fitz-Allan? M. Fitz-Allan? Oh! comme il sera content! comme il va... entrez, entrez toujours. Vous trouverez des étrangers à la maison.

OSCAR.

Des étrangers!

MARIE.

Oui, un grand seigneur, un beau jeune homme, un belle dame qu'il appelle sa tante.

MALVINA, *avec effroi.*

Qu'il appelle sa tante! Ah! mon frère, ce sont eux, oui, le comte Granville avec Sir Charles et Lady Stralson.

OSCAR.

Mon colonel !

MARIE.

Mais entrez donc.

MALVINA.

Non, Marie, nous ne voulons pas que ces étrangers... nous attendrons ici mon père.

MARIE.

Eh ! mais mon dieu, où est-il donc ? (*Appelant à droite et à gauche*). M. Fitz-Allan ! M. Fitz-Allan !

CLARENDON, *répondant de la coulisse.*

Marie ?

MARIE.

Eh ! venez donc, venez, mon cher maître. Les voilà, les voilà ! mam'selle Malvina, monsieur Oscar !

CLARENDON.

Mon fils ! ma fille ! où sont-ils ? où sont-ils ? ...

*Il entre en scène.*

OSCAR.

Dans vos bras, mon père.

MALVINA.

A vos pieds.

CLARENDON.

Mon fils ! mon cher Oscar !

*Ils s'embrassent.*OSCAR, *relevant Malvina.*

Et votre fille ; votre Malvina ?

CLARENDON, *la repoussant doucement.*

Malvina ! est-elle encore ma fille ?

MARIE.

Mais, qu'est-ce que vous dites donc, noi' maître ?

CLARENDON.

Marie, laissez-nous.

MARIE.

Oui, monsieur. (*A elle-même*). Est-il drôle de demander si sa fille est encore sa fille ?

CLARENDON.

Eh bien, Marie ?

MARIE.

Eh ben, eh ben ! n' vous fâchez pas, monsieur. J' rentre.

*Elle s'éloigne rapidement.*

MALVINA, *d'un air suppliant.*

Mon père! . . .

CLARENDON, *avec amertume.*

Vous voilà donc, Malvina, et c'est après deux mois d'absence que vous osez . . .

OSCAR.

Pardonnez-lui, mon père; sa faute est encore excusable.

CLARENDON.

Excusable? Puis-je le croire? Ah! ma fille!

MALVINA.

Mon père . . . (*Appervevant des soldats sur la montagne*).  
Ciel! ces soldats . . . mon cher Oscar, qui peut les amener ici?

OSCAR, *troublé.*

Des soldats? J'ignore . . .

CLARENDON.

Mon fils, aurais-tu quelque raison de les craindre?

(*En ce moment, des soldats descendent de la montagne.*)

## SCÈNE XV.

Les Précédens, un SOUS-OFFICIER et quelques Soldats, MELWAK et DRINK, *survenant comme par hasard et pour n'avoir pas l'air de les avoir amenés.*

LE SOUS-OFFICIER, *à ses gens.*

Voilà la maison qu'on nous a indiquée.

CLARENDON, *a part.*

Ils parlent de ma maison! Serais-je découvert?

LE SOUS-OFFICIER, *appercevant Oscar.*

Oh, oh! ce jeune homme . . . eh oui, parbleu. C'est le déserteur que nous cherchons.

DRINK, *bas à Melwak.*

Oh, c'est singulier.

OSCAR, *à part.*

C'est moi qu'ils examinent; je suis perdu?

LE SOUS-OFFICIER.

Arrêtez ce jeune homme. (*Les soldats s'approchent.*)

MALVINA.

Grand Dieu !

CLARENDON.

Mon fils ! c'est lui que vous arrêtez !

LE SOUS-OFFICIER.

Votre fils, brave homme ! il a déserté.

CLARENDON.

Déserté ! Est-il vrai, mon fils ?

OSCAR.

Oui, mon père ; je n'ai trouvé que ce moyen d'aller à la recherche de ma sœur, pour la ramener dans vos bras.

LE SOUS-OFFICIER.

Vous l'avez entendu ; qu'on le saisisse.

CLARENDON, à sa fille.

Malvina, voilà ton ouvrage !

MALVINA, aux soldats.

Par pitié !

## SCENE XVI.

Les Précédens ; le COMTE, LADY-STRALSON, sir CHARLES, JENNY, ROBERTS, MARIE, Valets, Montagnards.

LADY.

Quels sont ces cris ? que vois-je ? Des soldats !

LE COMTE.

Que voulez-vous, mes amis ?

LE SOUS-OFFICIER, avec un salut militaire.

Mon Colonel !

MALVINA, au Comte.

Grâce, grâce, monsieur le Comte

LE COMTE, reconnaissant Malvina.

Que vois-je ?

sir CHARLES, à part.

Malvina !

MALVINA, au Comte

Ah ! Monsieur, laisserez-vous conduire mon frère à la mort ?

LE COMTE.

Votre frère !



SIR CHARLES.

Oscar !

LE COMTE.

Oscar ? Serait-ce le soldat qui a déserté ?

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, Colonel. Nous avons été envoyés à sa poursuite dans ces montagnes ; nous l'avons découvert, et nous l'arrêtons.

CLARENDON.

Ayez pitié d'un père infortuné, monsieur le Comte ! ce militaire est mon fils !

LE COMTE.

Votre fils ? et cette jeune fille est sa sœur ! Ah ! Monsieur, vous m'en voyez désespéré. Vous trouverez, sans doute, que je paie bien mal l'hospitalité que vous m'avez accordée ; mais il m'est impossible de m'opposer. . . . ( Lui prenant la main avec sensibilité. ) Je suis vraiment fâché. . . . ( A demi-voix. ) D'ailleurs, ce n'est pas devant ces soldats que je pourrais. . . . ( Au sous-officier. ) Faites votre devoir.

CLARENDON.

Ah ! mon fils !

SIR CHARLES, avec un coup-d'œil suppliant au Comte. .  
Mon oncle. . . .

LE COMTE.

Paix, Sir Charles.

OSCAR, à part.

Sir Charles ! voilà donc celui . . . ( Haut. ) Mon colonel, ma faute est grande, sans doute ; mais le motif qui me l'a fait commettre. . . .

LE COMTE, l'interrompant.

Oscar, je vous écouterai dans un autre moment. ( A part, regardant son neveu. ) Je devine à - peu - près. . . . ( Haut. ) Partons, ma sœur.

LE SOUS-OFFICIER.

Colonel, si nous en croyons le rapport qu'on vient de nous faire, nous avons encore quelqu'un à arrêter ici.

SIR CHARLES, à part.

Juste ciel !

LE SOUS-OFFICIER.

Un grand coupable est, dit-on, caché dans cette maison.

MALVINA et OSCAR, en même-temps à part.

O mon Dieu !

*Honneur et Séduction.*

LE COMTE.

Un grand coupable !

LE SOUS-OFFICIER.

L'assassin de M. Albursney.

LE COMTE.

Le capitaine Clarendon !

LE SOUS-OFFICIER.

Caché sous le nom de Fitz-Allan.

LE COMTE, *se retournant vivement vers Clarendon.*

Fitz-Allan !

MALVINA.

Je me meurs. (*Elle tombe dans les bras de Lady-Stratton.*)DRINK, *bas à Melwak.*

Melwak !

MELWAK, *brusquement.*

Eh bien ! quoi ?

DRINK.

Ça me fait mal, vois-tu !

MELWAK.

Morbieu, te tairas-tu ?

LE COMTE.

Parlez, Monsieur. Êtes-vous le capitaine Clarendon ?

CLARENDON.

Oui, je suis Clarendon. Victime des injustes préventions des hommes. Je connais le sort qui m'est préparé ; je le brave, et je répète aujourd'hui, comme je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir : Je suis innocent ! Viens, mon fils, puisque nous devons mourir ensemble ! (*Aux soldats.*) Marchons !

MALVINA.

Ciel ! où vont-ils ? où les conduisez-vous ?

CLARENDON.

A l'échafaud que ta faute a fait dresser pour nous. Fois, coupable enfant ! va trouver ton lâche séducteur ; fuis, te dis je ; cours oublier, auprès de lui, le père, le frère dont tu auras creusé le tombeau !

MALVINA, *éperdue.*

Ah ! mon père, vous voulez donc me voir expirer à vos pieds !

CLARENDON.

Va, c'est à nous de mourir, à toi de vivre sous le poids de la honte et des remords !

MALVINA, à genoux.

Mon père ! mon père !...

CLARENDON, la repoussant.

Laisse-moi ! laisse-moi !

(*Malvina, à demi-renversée, est soutenue par Marie. Son père a la main levée sur sa tête. Oscar veut le retenir. Le sous-officier indique de sa canne le chemin qu'on va prendre. Melwak fait signe à Drink de cacher son trouble. Le Comte, Lady, Sir Charles et les autres expriment leur attendrissement et leur consternation. Le rideau tombe sur ce tableau.*)

(*Les soldats se mettent en marche.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE III.

*Le théâtre représente une salle gothique du château du comte, dont les fenêtres et la porte du fond ouvrent sur la cour. A gauche, est une porte par où l'on communique dans l'intérieur. A droite, est une croisée donnant sur la campagne. Il fait encore nuit ; deux lumières sont sur une table.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

LADY STRALSON, ROBERTS, ensuite JENNY.

LADY, *achevant de plier une lettre qu'elle donne à Roberts.*

Va, Roberts, ne perds pas une minute. (*Roberts s'éloigne.*) Cette lettre était le seul moyen de sauver l'un de ces malheureux. Le quartier du général Elson n'est qu'à une lieue d'ici ; je compte sur la diligence de Roberts. Dût-il crever son cheval, il sera sûrement de retour, avec la réponse, avant la décision du conseil.

JENNY, *survenant.*

Quoi, Madame, vous êtes encore sur pied, après les fatigues de cette nuit ? il me semble pourtant que quelques heures de repos vous seraient nécessaires.

LADY.

Je ne pourrais pas en goûter les douceurs, ma chère Jenny, tourmentée, comme je le suis, par l'idée du résultat probable de ce conseil de gurer qui va juger ces deux infortunés.

JENNY.

Aux dispositions qu'on fait en ce moment dans la grande salle, je crois bien que la séance ne doit plus tarder à s'ouvrir.

LADY.

Déjà ! quand il ne fait pas encore jour ! O mon dieu ! pourvu que Roberts revienne à temps.

JENNY.

Vous pensez donc, Madame, qu'ils seront condamnés ?

LADY.

Quant au jeune homme, j'ai quelquel'espoir de le sauver ; mais son père...

JENNY.

Comment ! ce vieillard, qui a une physionomie si respectable ; il aurait véritablement commis le crime qu'on lui impute ?

LADY.

Non, je ne puis le croire ; M. le comte en a la même opinion, surtout depuis qu'il l'a interrogé. Malheureusement, il n'en a rien tiré qui pût servir à sa défense. Clarendon assure bien qu'il a vu les assassins, mais ne pouvant les indiquer...

JENNY.

Il a vu les assassins !

LADY.

Oui, le jour fatal, dans la forêt, au moment où il a entendu de loin les cris de la victime ; il a aperçu à travers les branches d'une haie, deux hommes qu'à leurs mouvemens et à quelques mots qui leur sont échappés, en passant près de lui sans le voir, il a jugés être les assassins. La figure de l'un deux, a-t-il dit, l'a même frappé assez pour croire qu'il le reconnaîtrait, s'il s'offrait devant lui.

JENNY.

Quel dommage que le porteur de cette vilaine figure ne se soit pas depuis offert une seconde fois à ses regards !

LADY.

As-tu vu Malvina ?

JENNY.

Ah ! Madame , c'est elle qui me fait une peine ! . . . il faut l'entendre s'accuser elle-même à chaque instant d'être la cause de tout ce qui arrive ! . . .

LADY.

Pauvre enfant ! (*On entend parler haut en dehors.*) Qu'a donc le colonel pour parler si haut ?

JENNY , *courant regarder à la coulisse.*

Je crois , Madame , que c'est à son neveu qu'il parle. Mais il vient ici.

LADY.

Laisse-nous.

(*Jenny sort.*)

## SCENE II.

LE COMTE , LADY STRALSON.

LE COMTE , *vers la coulisse, en entrant.*

Tant-pis pour vous , monsieur mon neveu , si Clarendon n'est pas coupable. Vous aurez ainsi , par votre extravagance , à vous reprocher éternellement d'avoir conduit un honnête homme à l'échafaud.

LADY.

Qu'est-ce donc , mon frère ?

LE COMTE , *continuant sans avoir entendu sa sœur.*

S'il n'y avait qu'à enlever une jolie fille , qui nous a tourné la tête ! mais les conséquences ! . . . les conséquences , voilà . . . (*Apercevant Milady.*) Ah ! vous encore ici , ma sœur ! vous me voyez désolé , furieux. C'est votre neveu , avec son équipée ! . . . il faut que quelque génie malfaisant soit sorti de l'enfer tout exprès pour me contrarier ! par exemple , je vous invite à venir passer quelques jours dans mon château , et les fêtes que vous y trouvez sont l'arrestation de deux malheureux , un conseil de guerre et . . . sa suite !

LADY.

Je conviens que cela n'est pas très-divertissant.

LE COMTE.

C'est à me faire donner au diable. Ah ! M. mon neveu , M. mon neveu , vous paierez cher votre escapade.

LADY.

Calmez-vous ; Sir Charles pouvait-il en prévoir les suites ? Je le trouve , moi , plus malheureux que coupable.

LE COMTE.

Vous êtes bien bonne. Quant à moi... ah ! ça, vous saviez donc...

LADY.

Avant de quitter son château, Charles m'avait confié tous ses secrets.

LE COMTE.

Et vous ne m'en avez rien dit ?

LADY.

Je vous répète qu'il me les avait confiés.

LE COMTE

Ah ! oui, oui. Au reste, il savait à qui il s'adressait.

LADY.

Mon frère, je trouve, comme vous, sa conduite très-blamable, mais je prévois que la vôtre...

LE COMTE.

La mienne ?

LADY.

Ecoutez-moi sans vous fâcher. Vous allez ordonner à Charles d'oublier Malvina, de renoncer au projet qu'il a formé de lui donner sa main ?

LE COMTE.

Oui, certes, et c'est déjà fait.

LADY.

Il vous obéira.

LE COMTE.

Il fera bien.

LADY.

Et vous très-mal.

LE COMTE.

Comment l'entendez-vous ?

LADY.

Charles n'avait qu'un moyen de réparer sa faute et vous prétendez l'empêcher de l'employer ?

LE COMTE.

Vous souffririez donc, ma sœur, qu'il épousât la fille d'un homme frappé par le glaive des lois ?

LADY.

C'est une forte considération, j'en conviens ; mais quand notre neveu est la cause que cet homme va porter la peine d'un crime

qu'il n'a pas commis, ne doit-il aucun dédommagement à la malheureuse victime de sa séduction? Charles est inexcusable, oui. votre ressentiment est juste et je l'approuve. Mais qu'y faire? maintenant que la dette est contractée, l'honneur veut qu'on l'acquitte,

LE COMTE.

Qu'on l'acquitte! qu'on l'acquitte! est-ce que cela me regarde, moi? est-ce moi qui séduis, qui enlève les jeunes filles?

LADY.

Non.

LE COMTE.

En vérité, ma sœur, je vous admire de plaider la cause d'un extravagant qui veut nous forcer à renoncer au plus beau projet de mariage, que vous-même aviez conçu la première.

LADY.

Que voulez-vous? il n'y faut plus penser; quand le cœur...

LE COMTE, avec emportement.

Eh! laissez-moi donc, le cœur est un sot qui prétend voir clair quand il fait nuit, qui pousse à gauche quand il faut aller à droite, qui fait choisir un chemin détestable où l'on se casse le cou, quand on avait devant soi une route bien unie, bien droite, où l'on pouvait marcher les yeux fermés. Voilà ce que c'est que le cœur, comme vous l'entendez, Milady.

LADY.

Allons, vous voilà lancé dans vos exagérations. Restons-en là, je vous en prie, nous ne pourrions plus nous entendre.

LE COMTE.

Vous avez raison, n'en parlons plus.

LADY, à part.

Ah! quel homme!

LE COMTE.

Aussi bien, voici l'heure du conseil. On m'y attend sans doute, car voilà qu'on nous amène les deux prisonniers. (*Montrant la porte à gauche.*) On va les faire entrer dans cette salle qui précède celle du conseil, pour y rester jusqu'à ce qu'on les appelle.

LADY.

Les infortunés!

LE COMTE.

Et ce jeune homme! faut-il que celui qui aurait été un brave soldat...

LADY.

Celui-là, mon frère, j'espère bien le sauver.

Comment ?  
LE COMTE.

Je ne m'explique pas.  
LADY. (Elle sort.)

Elle est folle, la chère sœur.  
LE COMTE.

### SCENE III.

LE COMTE, CLARENDON et OSCAR, amenés par des soldats.

LE COMTE, considérant Clarendon.

Non, je ne puis me persuader que ce vieillard soit coupable.

OSCAR, s'arrêtant, et avec désespoir.

Ah ! mon père !

CLARENDON.

Allons, mon fils ! du courage.

OSCAR.

J'en aurais pour moi. J'ai enfreint la loi militaire, ma punition est juste et je dois la subir sans murmurer. Mais vous, mon père, vous innocent du crime dont on vous accuse, comment puis-je supporter !.. ah ! ma seule consolation sera de ne pas vous survivre.

(Ils se remettent en marche vers la porte indiquée. Au moment où ils sont prêts à disparaître, Drink survient ; Clarendon l'aperçoit, s'arrête et paraît frappé à sa vue.)

### SCENE IV.

DRINK, les précédents.

DRINK.

Monsieur le comte, Sir Charles m'envoie vous demander si c'est par votre ordre qu'on vient de lui interdire l'entrée de la salle du conseil ?

Oui.  
LE COMTE, sèchement.

DRINK.

Il suffit, M. le Comte.

(Il va pour sortir quand il remarque les yeux de Clarendon fixés sur lui.)



LE COMTE, à lui-même, regardant alternativement Clarendon  
et Drink

Que signifie...

CLARENDON, à lui-même.

Cette figure....

DRINK, à part, tout tremblant.

Eh! mon Dieu! je crois que c'est moi qu'il regarde!

CLARENDON, à part:

Non.... je n'en ai pas assez de certitude. (*Aux soldats.*)  
Pardon, Messieurs, marchons.

DRINK, à part.

Allons, ce n'est rien; il s'en va Il m'a fait une peur! (*Il s'es-  
quive tout doucement tandis qu'on emmène les prisonniers.*)

LE COMTE.

Le valet de Charles, qui a fixé l'attention de Clarendon....  
C'est singulier! (*Il sort d'un côté sans voir sir Charles, qui entre  
de l'autre.*)

## SCENE V.

Sir CHARLES, en entrant, au Comte qui s'éloigne.

Mon oncle?... Il ne m'entend pas, ou ne veut pas me ré-  
pondre. On va donc juger ces infortunés, et je ne pourrai pas  
élever la voix pour les défendre! Voilà donc le fruit de ma folle  
passion! Et ces mots: *c'est par ta faute!* Ces mots accusateurs  
ne cesseront plus de retentir à mon oreille, et de déchirer mon  
âme. Oh! ma chère Malvina, combien tu dois me maudire!  
Mais, je veux tomber à ses genoux, lui peindre mon désespoir,  
mêler mes larmes aux siennes. Elle me pardonnera, elle acceptera  
le seul dédommagement que je puisse lui offrir, le titre de mon  
épouse. Quelqu'un vient ici. C'est Malvina! Ma tante est avec  
elle.

## SCENE VI.

Sir CHARLES, MALVINA, LADY-STRALSON.

LADY.

Arrêtes, ma chère Malvina! où voulez-vous donc aller?

MALVINA.

Pourquoi me retenir? Tout serait-il fini? Mon père, mon  
frère!... Ne dois-je plus les voir? ne puis-je plus embrasser  
leurs genoux, implorer mon pardon?

LADY.

Calmez-vous, chère enfant ; on n'a rien prononcé encore.

MALVINA.

Ah ! la mort les attend, et c'est sur moi que leur sang doit rejaillir ; il retombera sur ma tête avec la malédiction de mon père.

LADY.

Malvina....

MALVINA.

Vous ne connaissez pas, vous ne pouvez connaître les supplices qui attendent l'enfant que son père a maudit.

SIR CHARLES, *s'approchant.*

Ma chère Malvina !....

MALVINA.

Ciel ! Sir Charles ! (*A Lady.*) Ah ! Madame, le voilà, l'auteur de tous mes maux, celui qui, sous mes pas, a creusé l'abyme du malheur et de l'opprobre. Ah ! Sir Charles, maudit soit le jour qui t'amena dans nos montagnes ! J'y étais heureuse des caresses de mon père. Et j'ai pu rester si long-temps auprès du séducteur qui m'avait enlevée à sa tendresse ! j'ai pu ne pas tout entreprendre pour revoler dans ses bras ! Sois content, barbare ! son malheur, ma honte, mes remords, voilà ton ouvrage !

SIR CHARLES.

Cruelle amie, cessez de déchirer mon cœur. Sans doute, j'ai mérité votre indignation ; mais, ne puis-je obtenir mon pardon ? Ne resterait-il plus rien dans votre cœur de ce sentiment ?... ..

MALVINA.

C'est assez, Monsieur. (*A Lady.*) Ma bonne amie, je vous en conjure, laissez-moi courir à mon père, ne vous opposez plus... (*Roulement de tambours.*) Qu'entends-je ?

LADY, *à part.*

O ciel !

MALVINA, *vivement.*

Sir Charles, où est mon père ? où est Oscar ?

SIR CHARLES.

J'ignore si, en ce moment... Mais, restez ici, Malvina ; je cours m'informer... (*A part.*) Ah ! leur sort est décidé sans doute. Sortons, je n'aurais pas la force.... (*Il sort.*)

MALVINA, *le suivant quelques pas.*

Sir Charles ! vous ne voulez pas me dire... Grand Dieu ! le bruit que je viens d'entendre annoncerait-il ?... Ah ! courons moi-même....

LADY, *la retenant.*

Restes, Malvina; les voilà! ils vont passer! on les ramène!

MALVINA.

On les ramène!

## SCENE VII.

Les Précédens, CLARENDON, OSCAR, Soldats.

MALVINA, *courant à leur rencontre.*

Mon frère, ah! dis-moi; vite... Le conseil...

CLARENDON, *sombre.*

Malvina, nous sommes condamnés.

MALVINA, *avec un cri.*

Condamnés!

LADY, *à part.*Et Roberts qui ne revient pas! Ah! qu'on retarde au moins...  
Courons parler à mon frère. (*Elle sort précipitamment.*)

## SCENE VIII.

Les Mêmes, excepté LADY - STRALSON.

MALVINA.

Condamnés! (*Elle tombe évanouie aux pieds de son père, qui fait un pas en arrière et détourne la tête. Oscar la relève, et la soutient dans ses bras.*)

OSCAR.

Mon père, ne pardonneriez vous pas à votre fille?

CLARENDON.

Elle a causé nos malheurs!

OSCAR.

Voyez sa punition. Votre malédiction la rend plus cruelle encore. Ne la révoquerez-vous pas avant de paraître devant ce Dieu de miséricorde, qui pardonne au repentir? Seriez-vous plus inflexible que lui?

CLARENDON.

Qu'exiges-tu, mon fils ?

OSCAR, *mettant Malvina dans les bras de Clarendon.*

Qu'elle se réveille dans les bras de son père.

CLARENDON, *attendri.*Ma fille ! (*Elle fait un mouvement.*) Malvina, reprends tes sens !MALVINA, *revenant à elle.*

Qu'ai-je entendu ? C'est sa voix ! Il a prononcé mon nom, sans courroux, comme au temps de mon bonheur !... Que vois-je ?... Dans ses bras contre son cœur ! Il m'a donc pardonné !

CLARENDON.

Oui, il te pardonne, il te bénit, et..... c'est son dernier adieu.

MALVINA.

Votre dernier adieu ! Non, je ne vous quitte pas.

OSCAR.

Je t'en prie, ma sœur, ne nous suis pas. Adieu, adieu.....  
(*Aux soldats.*) Retenez-la, retenez-la.MALVINA, *avec force.*Non, non ; laissez-moi, laissez-moi. (*Elle se débat un instant entre ceux qui veulent la retenir, leur échappe et disparaît, en criant*) : Mon père ! mon père !

## SCÈNE IX.

LE COMTE, le Chef de peloton, ensuite LADY-STRALSON,  
ensuite DRINK.

LE COMTE.

Sergent, un moment. Qu'on les reconduise dans la salle qui leur servait de prison, et qu'on n'exécute rien sans un nouvel ordre du conseil. Allez.

LE SOUS-OFFICIER.

Mais, mon Colonel....

LE COMTE.

Ah ! oui, c'est juste ; cela doit être écrit. Attendez. (*Il tire vivement ses tablettes, en déchire un feuillet sur lequel il écrit rapidement.*)LADY, *en entrant.*

Ah ! je vous trouve enfin, mon frère ! Je viens vous prier.....

LE COMTE, *sans s'interrompre d'écrire.*

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

LADY.

Mais la chose est urgente ; il faut absolument . . . .

LE COMTE, *impatiemment.*

Morbleu ! cela presse aussi, ce que je fais-là. (*Il achève d'écrire.*)  
Tenez, sergent, allez, vite. (*A Lady.*) Si j'avais perdu le  
temps à vous écouter, ma sœur, les malheureux auraient eu celui  
d'arriver au lieu de l'exécution, et, peut-être . . .

LADY.

Eh ! mon Dieu ! mon frère, c'était justement pour vous prier de  
la suspendre que j'accourais.

LE COMTE.

En ce cas, rassurez-vous, c'est fait.

LADY.

Qu'entends-je ? vous pensiez vous-même . . .

LE COMTE.

Oui, certain coup-d'œil que ce pauvre Clarendon a jeté tantôt  
sur quelqu'un . . .

LADY.

O ciel ! soupçonneriez-vous . . .

LE COMTE, *regardant vers la coulisse.*

Paix, voici justement . . . (*Appelant*) Drink ?

DRINK, *paraissant couvert d'un manteau et un fouet à la main.*

Monsieur le comte.

LE COMTE, *a Drink.*

Un moment. (*se tournant vers le fond*) Holà ?

*Un soldat paraît, et le comte lui parle à l'oreille.*

DRINK, *a part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*haut*) Vous m'avez appelé, M. le  
Comte ?

LE COMTE.

Oui. Mais, que signifie ce fouet à la main, ce manteau, où  
allais-tu ?

DRINK.

Au quartier du général Elson, porter une lettre de Pir Charles.

LE COMTE.

Tu n'iras pas.

DRINK.

Mais, M. le comte, mon maître m'a bien recommandé...

LE COMTE.

Tu n'iras pas, te dis-je.

LADY.

D'ailleurs, je devine l'objet du message de mon neveu, il devient inutile, un autre l'a prévenu.

LE COMTE.

N'importe; utile ou non, il y a quelque chose de plus pressé.

DRINK, *inquiét.*

De plus pressé !

LE COMTE.

Oui ; mais en attendant que j'aie le temps de m'expliquer avec toi, tu resteras dans cette salle où je te préviens que tu es consigné.

DRINK, *effrayé.*

Consigné ? Pourquoi donc, M. le Comte ? monsieur votre neveu a-t-il à se plaindre de mon service ?

LE COMTE.

Mon neveu n'est pour rien dans la mesure qu'il me plaît de prendre à ton égard.

DRINK, *a part.*

Consigné.

LE COMTE, *a lady, a demi-voix.*

Je vais me concerter avec les autres membres du conseil, sur une confrontation dont il pourra résulter... Venez, ma sœur, je vous expliquerai tout cela.

*Il sort avec lady Stralson.*

## SCENE X.

DRINK, *seul.*

Consigné ! serait-ce une suite du singulier coup-d'œil qu'a jeté sur moi ce Clarendon ? mais où se fourre donc Melwak depuis tantôt ? il me rassurerait, peut-être. Voyons un peu si je ne pourrais pas... (*Il va pour sortir par la porte du fond, un factionnaire s'y montre et l'empêche de passer*). C'est bien cela. (*montrant la porte à gauche*). Par là, c'était la salle du conseil, j'y trouverai sûrement aussi... (*poussant la porte pour regarder*). Justement, cet autre factionnaire là-bas. Allons, impossible de sortir d'ici ; il n'y a

plus que cette fenêtre. . . (*il va regarder à la fenêtre*). Bon, heureusement, personne de ce côté, c'est la campagne, et je puis. . . . oui, mais le saut est terriblement scabreux. Ma foi, n'importe, le moyen de salut n'est pas sûr, mais il m'en faut un, et je n'ai pas à choisir. (*quittant son manteau qu'il jette sur un fauteuil*) Ce manteau m'embarrasserait. O ciel! protège-moi. Qu'est-ce que je dis donc, ô ciel? c'est à l'enfer à me protéger.

*En enjambant la croisée, son chapeau tombe en dedans, il se dispose à rentrer pour le ramasser, quand un bruit qu'il entend le détermine à le laisser. Il disparaît au moment où sir Charles entre.*

## SCÈNE XI.

Sir CHARLES, seul.

Me défendre de voir Malvina! quand elle expire peut-être de sa douleur! Mon oncle se fâchera tant qu'il lui plaira, il faut que je la voie, que je la sauve de son propre désespoir! Je lui parlerai du sursis à l'exécution de la sentence qui vient d'être convenu par le conseil. Allons, (*il va regarder à la porte du fond*.) Ah! mon dieu! mon oncle qui est là-bas à causer avec des officiers, et précisément devant la porte où est Malvina! Comment faire! (*Regardant encore*.) Ah! bah! à la manière dont ces Messieurs sont établis là, d'une heure encore, ils n'auront pas quitté cette place. Quelle contrariété! je sèche d'impatience. Quoi! je ne trouverai pas un moyen. . . (*Allant pour s'asseoir sur le fauteuil sur lequel Drink a jeté le manteau*.) Eh! eh! ce manteau. . . n'est-ce pas celui de Drink? n'importe, endossons-le. Caché dans ses plis, je pourrai passer sans qu'on me remarque. Il fait à peine jour. Voyons, essayons. (*Il se couvre du manteau, puis ramassant le chapeau*.) Ce chapeau aussi, abaissé sur mes yeux, il empêchera qu'on puisse me reconnaître. Courons. . . Un moment! voici quelqu'un. Qui pourrait-ce être?

*(Il s'enveloppe dans le manteau, abaisse son chapeau et se tient auprès de la table, le dos tourné à la scène.)*

## SCÈNE XII.

Sir CHARLES, MELWAK.

MELWAK, dans la coulisse.

On vous a défendu de laisser sortir, mais pas de laisser entrer, peut-être.

SIR CHARLES.

C'est Melwak.

MELWAK, *entrant.*

Quand ces soldats ont une consigne, c'est le diable pour leur faire entendre raison. (*Apercevant Sir Charles qu'il prend pour Drink.*) Ah! le voici. C'est justement toi que je cherchais. On m'a dit que tu allais partir.

SIR CHARLES, *à part.*

Il me prend pour Drink.

MELWAK.

Eh! bien, poltron, es-tu rassuré? et me répèteras-tu encore avec ta voix de l'autre monde : Melwak, Melwak, l'échafaud est là!

SIR CHARLES, *à part.*

Que veut-il dire?

MELWAK.

Dieu merci, le détachement qui vient chercher Clarendon et son fils est arrivé là-bas : il les attend. Dans peu d'instans ils auront rejoint le colonel Alburney, dans peu d'instans, nous serons débarrassés de Clarendon, du seul homme qui avait intérêt de faire connaître la vérité.

SIR CHARLES.

Juste ciel!

MELWAK.

Ah! oui, le ciel. Sa justice dort depuis assez long-temps pour que nous...

SIR CHARLES, *jetant son manteau.*

Elle se réveille, misérable! et tu vois le ministre de ses vengeances.

MELWAK.

C'était Sir Charles!

SIR CHARLES, *à la porte.*

Quelqu'un! holà! quelqu'un!

(*Une sentinelle paraît dans le fond, il va lui parler et elle disparaît aussitôt.*)

MELWAK, *à part.*

Peste soit de ma méprise! il faut absolument...

(*Tandis qu'il regarde autour de lui pour voir par où il pourra s'échapper, on entend crier aux armes et battre le rappel.*)

Malédiction! il est trop tard. Payons d'audace.



## SCÈNE XIII.

Les Précédens, Soldats.

SIR CHARLES, à des soldats qui paraissent.

Assurez-vous de cet homme. (*Les soldats entourent Melwak.*)

## SCÈNE XIV.

Sir CHARLES, LE COMTE, Lady STRALSON, Domestiques,  
MELWAK, Soldats.

MELWAK, à part.

Il n'aura pas de preuves !

LE COMTE, arrivant avec sa sœur et plusieurs domestiques.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc, Sir Charles ?

SIR CHARLES.

Venez, mon oncle, venez m'aider à sauver l'innocence !

LADY.

Il serait possible...

SIR CHARLES, montrant Melwak.

Vous voyez l'assassin du colonel Albursey, et Drink est son complice.

LADY.

Juste ciel !

LE COMTE.

Drink ? je m'en doutais. Mais ce misérable que je comblais de mes bontés...

MELWAK.

M. le comte, ce que dit Sir Charles est faux.

SIR CHARLES.

Infâme scélérat ! en me prenant pour Drink, tout-à-l'heure, ne m'as-tu pas dit en parlant de Clareudon ? « Dans un instant, nous « serons débarrassés du seul homme qui avait intérêt de faire con- « naître la vérité. »

MELWAK.

Non, je n'ai pas dit cela.

*Honneur et Séduction.*

SIR CHARLES.

Ce sont tes propres paroles, je l'atteste sur l'honneur.

MELWAK.

Vaine attestation ! on ne condamne pas un homme sur le serment de celui qui l'accuse, Sir Charles.

LE COMTE.

C'est ce qu'il faudra voir, Melwak. Mais Drink devait être dans cette salle. Pourquoi n'y est-il plus ?

SIR CHARLES.

Mon oncle, je n'ai trouvé ici que son manteau et son chapeau.

LE COMTE.

Ah ! ah ! le drôle s'est enfui. (*Aux domestiques.*) Allez, qu'on le cherche partout, dans le château, aux environs...

## SCENE XV.

Les Mêmes, JENNY, ensuite ROBERTS.

JENNY, *accourant, à Lady.*

Madame, Roberts arrive enfin.

LADY.

Ah ! fais-le vite entrer.

JENNY.

Il descend de cheval, et vous allez le voir. Votre commission est faite, m'a-t-il dit ; mais ce que je ne conçois pas, il a rencontré Drink en route et l'a forcé de revenir avec lui.

MELWAK, *à part.*

Ciel !

JENNY.

Le voici. Venez, venez, monsieur Roberts.

LE COMTE, *à Roberts qui entre.*

Roberts, est-il vrai que Drink...

LADY, *presqu'en même temps.*

As-tu vu le général ?

LE COMTE.

Sais-tu pourquoi Drink...

ROBERTS.

Permettez que je procède par ordre... (*Remettant un paquet à*

*Lady.*) D'abord, Madame, voici votre réponse. — M. le comte, voici ce qui regarde Drink. Je revenais ventre à terre; il commençait à faire jour, et Madame m'attendait à six heures. J'approchais du château, quand je rencontre un homme boitant et sans chapeau qui, aussitôt qu'il m'aperçoit, fait mine de se jeter à travers champs. C'était Drink.

MELWAK, à part.

Le maladroit!

ROBERTS.

Où vas-tu, lui dis-je? Par grâce, laissez-moi fuir, me répond-il. Ces mots, prononcés avec effroi et d'un air égaré, me donnent des soupçons. Je lui ordonne de rebrousser chemin. Il refuse net, et veut m'échapper. Ah! doucement, l'ami, m'écriai-je, en lui présentant le bout d'un pistolet d'arçon, marche devant moi. — Mais, de quel droit?... Du droit que je te montre; marche, et ne te le fais pas répéter. Il obéit; nous arrivons, je le laisse là-has, en mains sûres, et j'accours prendre les ordres de M. le Comte.

LE COMTE.

Bien, Roberts, très-bien. Va chercher ton prisonnier, et amène-le.

ROBERTS.

J'y cours, monsieur le Comte. (*Il sort.*)

MELWAK, à part.

Le malheureux avouera tout; je suis perdu.

LADY.

Jenny, va dire à Malvina que je l'attends ici. La lettre du général.... Va, va promptement. (*Jenny sort.*)

## SCENE XVI.

Les Mêmes, ROBERTS, DRINK, conduit par des soldats.

DRINK.

De quoi m'accuse-t-on? Je n'ai rien fait; je n'ai rien fait.

MELWAK, à part.

Don! s'il continue, nous sommes sauvés.

LE COMTE.

Misérable ! tu demandes de quoi l'on t'accuse ! Le capitaine Clarendon t'a vu dans la forêt de Sommermor.

DRINK, avec trouble.

Dans la forêt de Sommermar !

LE COMTE.

Il t'a reconnu tantôt.

DRINK, à lui-même.

Là ! je m'en doutais. (*Tombant à genoux.*) Grâce, grâce ! Oui, je suis coupable ; mais, ce n'est pas moi ; c'est Melwak qui a donné le coup mortel à M. Alburney.

MELWAK.

Malheureux ! tu perds la tête ; tu sais bien que ni moi, ni toi n'avons jamais....

LE COMTE.

Melwak ; silence.

DRINK, à Melwak.

Que veux-tu, mon ami ? Clarendon m'a reconnu.

LE COMTE.

Leur cri a été avéré. (*Au sous-officier.*) Qu'on aille chercher Clarendon.

LADY, vivement au même.

Son fils aussi. Allez.

sir CHARLES, à part.

O Malvina, tu seras donc heureuse !

(*Le sous-officier sort.*)

LE COMTE, aux soldats, montrant Drink et Melwak.  
Qu'on les mène en prison.

MELWAK, à Drink.

Que l'enfer te confonde. C'est ton aveu qui nous perd.

DRINK.

Bon !... Apparemment que c'était écrit là-haut !

(*Les soldats emmènent Drink et Melwak.*)

## SCENE XVIII.

LE COMTE, LADY-STALSON, SIR CHARLES, ROBERTS,  
CLARENDON, OSCAR, LE SOUS-OFFICIER, MALVINA,  
JENNY, Soldats, Domestiques.

LE COMTE, *allant au-devant de Clarendon.*

Ah ! venez, venez, Monsieur, vous êtes libre. Oui, capitaine, je suis fier d'être le premier à proclamer votre innocence.

CLARENDON.

Quoi ! monsieur le Comte ! . . . .

MALVINA, *entrant avec Jenny.*

L'ai-je bien entendu ? mon père est justifié !

LE COMTE.

Oui, mademoiselle, c'est mon neveu qui vient de découvrir l'un des vrais coupables.

MALVINA.

Sir Charles !

CLARENDON, *avec effroi.*

Mais mon fils !

MALVINA.

Ciel ! mon frère ! . . .

OSCAR.

Mon père est sauvé : je puis maintenant marcher à la mort.

LADY.

M. Clarendon, que rien ne trouble la joie de votre triomphe. Embrassez votre fils, et lui aussi, il est sauvé. Lisez, colonel.

*Elle lui remet un papier qui était dans la lettre.*

CLARENDON.

Serait-il vrai ?

JENNY, *tandis que le comte lit.*

Eh quoi ! mon cher Roberts, ce Melwak était . . . ah ! mon dieu !

ROBERTS.

Oui, mademoiselle, voilà ce que c'était que votre galant Melwak.

LE COMTE, *après avoir lu.*

C'est un ordre de surseoir à l'exécution de la peine prononcée contre Oscar, en lui rendant la liberté sous caution.

LADY.

Lisez aussi la lettre.

LE COMTE.

Elle est du général qui commande en Ecosse. (*Il lit.*) « Madame, que peut-on vous refuser? Une estafette vient de partir pour porter au prince la demande expresse que je lui fais de la grâce de votre protégé. Je ne doute point du succès, et vous pouvez d'avance rassurer le condamné. Vous devez être contente de moi; il ne me reste plus qu'à vous sommer de votre parole, et me dire pour la vie... »

LADY, *reprenant la lettre.*

Bien, ceci me regarde. (*En souriant.*) Sous huit jours, je lui donne ma main, et mon cher frère ne se moquera plus de mes indécisions.

LE COMTE.

Vraiment? Parbleu, ma sœur, vous m'en voyez enchanté.

SIR CHARLES.

Ah! ma tante!...

MALVINA.

Madame, nous vous devons notre bonheur.

LADY.

Ce qui peut y manquer encore dépend de M. le colonel.

LE COMTE.

Quoi; vous me conseillez?...

SIR CHARLES, *suppliant.*

Mon oncle...

LADY.

Oui, oui, mon frère, il faut les rendre heureux.

LE COMTE, *poussant Sir Charles auprès de Malvina.*

Allons, je dirai comme le général: Que peut-on vous refuser?

FIN.